


choisir

revue culturelle
n° 530 - février 2004



Pédophilie:
l'Église à l'épreuve



*Je ne te demande plus le bonheur ni le paradis ;
je te demande seulement de m'écouter
et que j'en sois conscient.*

*Je ne te demande plus de résoudre mes questions
mais de les recevoir et de t'y intégrer.*

*Je ne te demande plus le repos et la sagesse,
je te demande seulement de ne pas me fermer à la gratitude,
même quotidienne, aux surprises et à l'amitié.*

L'amour ? Ce n'est pas à toi de me le donner.

*Mes ennemis, je ne te demande pas de les punir
ni même de les éclairer ; je te demande seulement
de ne pas leur prêter ton masque et tes pouvoirs.*

*Si tu dois leur céder l'un ou l'autre,
donne-leur tes pouvoirs, pas tes visages.*

Elles ne sont pas exagérées, mes requêtes. Plutôt humbles.

*Je te demande ce que je demanderais
à un étranger rencontré au crépuscule sur une terre inhospitalière.*

*Je te demande, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob,
fais que je sois capable de dire ces mots
sans trahir l'enfant qui me les a transmis :*

Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob,

fais que je puisse te pardonner,

fais qu'Il consente, lui, à me pardonner.

Je ne te demande plus la vie pour cet enfant, ni même la foi.

Je t'implore seulement de l'écouter

et d'agir en sorte que je puisse l'écouter ensemble avec toi.

Elie Wiesel



choisir

n°530 - février 2004

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue de la Lombardie 4 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Yvonne Jeannerat

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.-
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.-
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.- Par avion : FS 90.-
€ : 56.- Par avion : € 60.-
Prix au numéro : FS 8.-
En vente dans les librairies Payot

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet, guerre de Bosnie,
fresque peinte par une classe de Quimper.
p. 7 : A. Pinoges/CIRIC
p. 16 : Pierre Emonet
p. 22 : Vincent Murith
p. 25 : Paul Jeffrey/Action by Churches Together
p. 32 : Fondation Gianadda
p. 36 : René-Jacques

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Un cadavre dans le placard <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
L'espace ouvert <i>par Luc Ruedin</i>	
Eglise	9
Pédophilie : l'Eglise à l'épreuve <i>par Jerry Ryan</i>	
Eglise	13
Célibat et pédophilie <i>par Jacques Neiryneck</i>	
Eglise	15
Le poids politique du Vatican <i>par Pierre Emonet</i>	
Société	20
Droits syndicaux et humains. Projet de société rime avec mémoire <i>par Anne Durrer et Christian Garin</i>	
Politique	24
La paix au point mort. Israël - Palestine <i>par Albert Longchamp</i>	
Libres propos	28
Albert Jacquard <i>par Marie-Rose Genoud</i>	
Cinéma	29
La parole enchantée <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Expositions	31
Albert Anker (1831-1910) <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Lettres	34
Charles du Bos. Beaucoup d'encens et peu de soufre <i>par Gérard Joulé</i>	
Livres ouverts	38
La dépression <i>par Willy Vogelsanger</i>	
Livres reçus	43
Chronique	44
Sept mois et dix-sept jours <i>par Pascal Décaillet</i>	

Un cadavre dans le placard

Il est toujours dangereux de cacher des cadavres dans les armoires. Un beau jour, un petit malin ouvre l'armoire et, patatras, le cadavre tombe au milieu du salon pour le plus grand embarras de la maisonnée et le scandale des voisins. Chacun d'y aller de son explication : qui accuse, qui s'excuse, qui a honte, qui triomphe. Entre-temps, le distingué salon a bien du mal à s'en remettre.

C'est ce qui arrive quand une personne, une nation, une Eglise même déploient des prodiges d'imagination et de ruse pour ignorer le passé sous prétexte de sauver une certaine honorabilité, de jouer un rôle, de réaliser un programme politique ou, plus sordidement, de protéger le pouvoir en place. L'enjeu est de taille. Enlevez l'illusion et le roi se retrouve nu, le système s'écroule, l'image de marque est à jamais ternie. A éviter à tout prix ! On enferme alors les cadavres dans les placards, on fait l'impasse sur le passé. Quel régime n'a pas bâillonné un innocent ou étouffé une « sale affaire » ? Le colonialisme aux innombrables variantes, les ségrégations à géométrie variable, les épisodes fascistes, la pratique de la torture, les procès truqués, les condamnations injustes, la violence sous toutes ses formes, autant de cadavres qui dorment dans les oubliettes de l'histoire, jusqu'au jour où la curiosité d'un historien ou les déclarations d'un encombrant témoin ne les réveillent. Entre-temps, ils empoisonnent la mémoire collective et hypothèquent l'identité nationale ou religieuse. Les Eglises elles-mêmes n'en sont pas indemnes.

Sortir de l'illusion, quitter l'apparence pour la réalité, cela requiert une bonne dose d'honnêteté, de l'abnégation et aussi pas mal d'humilité. Il faut surtout avoir le courage d'accepter sa propre vérité, celle de ses limites et de ses échecs. Les puissants, ceux qui gouvernent en appuyant leur autorité sur le mythe de la toute-puissance et de l'infailibilité, y parviennent rarement. Jusqu'au jour où sortis de leurs armoires, les cadavres du passé les rattrapent pour les entraîner dans leur chute au grand dam de leurs fidèles.

Jean Paul II a eu la lucidité et le courage d'ouvrir les placards de l'Eglise pour faire le ménage. L'Inquisition, les Croisades, l'antisémitisme, les chasses aux sorcières, les bûchers et les procès injustes, les scandales de mœurs, tout un passé, lointain ou proche, a été mis au jour, reconnu publiquement. En assumant au nom de l'Eglise catholique la responsabilité collective des erreurs et des fautes d'autrefois, en demandant humblement pardon, le pape a purifié la mémoire de l'Eglise. Il ne s'agissait pas pour le vieux pontife de jouer les pères la vertu, de condamner ou de justifier à tout prix, ni de céder aux pressions morbides de l'opinion publique. Tel n'est pas son genre. Il s'agissait simplement d'accepter la vérité, honteuse et malheureuse, sans la manipuler au service d'une idéologie, en confessant que les catholiques sont bien dans le monde, même s'ils professent ne pas être du monde. Comme tout un chacun, ils sont bel et bien impliqués dans le mystère du mal. Cette reconnaissance rapproche plus efficacement l'Eglise des hommes que les discours généreux sur une Eglise de proximité. Jerry Ryan le rappelle avec beaucoup de profondeur dans la belle méditation qu'il nous propose sur les tristes conséquences des cas de pédophilie qui défrayent la chronique en Amérique et ailleurs.

Les armoires ouvertes, vidées de leur sinistre contenu, la manie de la dissimulation, celle d'avoir toujours raison sont désormais discréditées. Aboli le régime du mensonge et de l'illusion, au profit de la réalité historique, une réalité douloureuse et honteuse, peut-être, mais tellement vraie. Et avec elle le sentiment d'une liberté enfin retrouvée : « La vérité vous rendra libres » (Jn 8,32). Car c'est bien de liberté qu'il en va, finalement.

Pierre Emonet s.j.



■ Info

Sida et préservatif

Le président de la Conférence épiscopale belge, le cardinal Danneels, s'est exprimé à propos du préservatif, le 11 janvier, sur la chaîne de télévision hollandaise NOS. Tout en préconisant la fidélité dans le mariage ou l'abstinence, il a admis comme un « moindre mal » l'usage du préservatif par les personnes séropositives en cas de relations sexuelles, vu qu'il est impératif de protéger l'autre contre une éventuelle contamination. « C'est de la prévention que de se protéger contre la maladie ou la mort. Moralement, cela ne se juge pas au même niveau que lorsque le préservatif est utilisé pour réduire le nombre de naissances. »

Une position saluée par ONUSIDA, le Programme commun des Nations Unies sur le VIH, qui y voit une ouverture de l'Eglise à sa politique. Dominique de Santis, l'attaché de presse d'ONUSIDA, note que de nombreux jeunes sont actuellement actifs sexuellement et ne se sentent pas concernés par les messages d'abstinence. Pour ce type de public aussi, il faut faire quelque chose.

■ Info

Guatemala : éduquer à la paix

Le projet de l'UNESCO *Culture de la paix au Guatemala* vise depuis 2000 à promouvoir dans ce pays une culture de co-existence sociale, basée sur le respect des droits de l'homme, sur le dialogue comme moyen de résoudre les conflits, sur la tolérance et le pluralisme culturel. L'accent est mis sur l'aspect éducatif (programmes scolaires, formation des enseignants et animateurs de

mouvements de jeunesse et des animateurs de radios populaires et indigènes). L'organisation onusienne travaille en étroite collaboration avec la Communauté San't Egidio qui avait participé au processus de paix au Guatemala. Rappelons que l'UNESCO a décerné à San't Egidio en 1999 le Prix Houphouët-Boigny pour la recherche de la paix.

C'est à la demande de la Commission ad hoc, mise en place au Guatemala après 34 ans de guerre civile et la signature d'accords entre le gouvernement et l'opposition armée, que l'UNESCO participe à ce processus de transformation de la société guatémaltèque. Une société où la violence est encore perçue comme un moyen adéquat pour régler des conflits. Ceux qui s'impliquent en faveur de la justice sociale prennent des risques : à l'instar de Mgr Gerardi, assassiné en 1998, du Père José Maria Ruiz Furlan, prêtre engagé depuis plus de 40 ans aux côtés des pauvres et abattu le 14 décembre 2003, et de l'évêque Mario Rios Montt, récemment menacé de mort après qu'il ait repris la charge de la paroisse du Père Furlan.

■ Info

Missionnaires assassinés

En 2003, 29 missionnaires de l'Eglise catholique (prêtres, religieux, séminaristes et volontaires laïques) ont perdu la vie de manière violente, a rapporté l'agence Fides. La liste inclut pour la première fois un « ambassadeur » du Saint-Siège, le nonce apostolique au Burundi, assassiné le 29 décembre. Le continent africain reste encore cette année le plus meurtrier (17 personnes).

■ Info

Hospitalité eucharistique

Plus de cent prêtres catholiques, membres de la communauté de travail de Rottenburg (Allemagne) ont écrit à leur évêque, Mgr Fürst, pour réclamer la possibilité de l'hospitalité eucharistique. Ils estiment qu'ils devraient pouvoir inviter à la table de communion les chrétiens évangéliques engagés dans l'œcuménisme. Ils mettent en avant des raisons pastorales, estimant que le principe suprême, en ce qui concerne l'hospitalité eucharistique, doit être le salut des âmes.

■ Info

Priorités de la France en Rép. centrafricaine

La rivalité entre François Bozizé, actuel président du pays, et son prédécesseur Ange-Félix Patassé a causé de graves dégâts en République centrafricaine. Un an après le putsch militaire de mars 2003, les exactions continuent et le pays, déjà très pauvre et privé d'infrastructures, voit sa situation se dégrader encore. La Conférence des évêques de la République centrafricaine dénonce le manque d'implication de l'Etat. Malgré « quelques efforts limités » des autorités, « la plupart des routes sont tellement défoncées que des régions entières du pays restent isolées (...) Plusieurs grandes villes comme Bouar et Bossangoa sont privées d'eau. » Dans ce contexte, l'agence missionnaire *Misna* s'étonne de son côté de voir la France préférer offrir au président Bozizé des véhicules et autres équipements militaires d'une valeur de trois millions d'euros, plutôt que d'investir dans l'aide au développement.

■ Opinion

Chine, une seule Eglise

« Je sais que les relations entre l'Eglise de Chine et le Vatican ont été très tendues. Jusqu'à présent les relations diplomatiques n'ont pas été normalisées et nous ne savons pas quand et si jamais elle le seront. Les événements des dernières décennies ont donné à penser à beaucoup d'amis étrangers que l'Eglise de Chine était séparée de Rome et de l'Eglise universelle. Je suis convaincu de pouvoir représenter la communauté des fidèles catholiques de Chine quand j'affirme qu'il n'en est rien. Notre Eglise est (...) unie dans la foi avec l'Eglise universelle et le pape. Nous affirmons cela ouvertement en Chine et je n'hésite pas à le déclarer ici. »

» Nous regrettons vivement que les circonstances du passé aient provoqué la division au sein de notre Eglise. Mais il n'est pas exact de dire qu'il y a en Chine une soi-disant " Eglise patriotique " qui serait " infidèle " et une " Eglise souterraine " qui, elle, serait " fidèle ". Il serait plus juste de dire que l'Eglise chinoise, suite aux regrettables événements du passé, est divisée en deux communautés. L'une est " officiellement reconnue par le gouvernement " - et j'appartiens à celle-ci - et l'autre ne l'est pas. Mais ces deux communautés sont unies à Rome et au Saint-Père, malgré qu'il n'y ait pas de relations diplomatiques. Elles diffèrent entre elles uniquement à propos de la manière de coopérer avec le gouvernement. »

Mgr Pierre Feng Xinmao

Mgr Feng a été ordonné évêque de Hengsui (Eglise officielle) le 6 janvier passé, avec l'accord des autorités chinoises et en pleine communion avec Rome. Il s'agit là d'un extrait d'une conférence prononcée en novembre 2002 à l'Université catholique de Louvain.

■ Info

Inculturation

Le nouveau cardinal japonais Stephen Fumio Hamao, président du Conseil pontifical pour les migrants, a souhaité la convocation d'un concile dans le but d'octroyer plus de liberté et de pouvoir décisionnel aux Eglises nationales. Interviewé début décembre par *Famiglia Cristiana*, un hebdomadaire italien, il a déclaré que « les synodes ne suffisent pas. Ils ont seulement un caractère consultatif et sont souvent répétitifs. »

Les Eglises nationales, a encore commenté le prélat, ne sont pas des Eglises subalternes. « Elles devraient pouvoir organiser d'une façon plus autonome l'évangélisation et la pastorale parmi leurs peuples. (...) On ne comprend pas ici pourquoi les textes liturgiques doivent être approuvés par Rome. » Le cardinal a clairement dénoncé le fait que le Vatican est peu au fait de la réalité locale japonaise, habitué qu'il est à « instruire, enseigner et corriger » et pas assez à « écouter, aider et encourager ». Ainsi Fumio Hamao estime par exemple que l'annonce de l'Evangile en Asie doit être graduelle, les chrétiens coexistant avec d'autres religions.

■ Info

Lettre de rabbins à Sharon

Près de 400 rabbins américains et européens ont condamné la démolition des habitations palestiniennes qui ont déjà laissé des milliers de sans-abris dans les Territoires occupés et dans la partie arabe de Jérusalem. Dans une lettre au Premier ministre israélien Sharon, ils rappellent que cette politique viole les droits humains et est

contraire aux conventions internationales. Presque tous les signataires appartiennent aux courants non-orthodoxes. Certains ont des postes à responsabilités dans d'importantes organisations juives aux Etats-Unis.

Cette initiative fait suite au procès engagé contre le rabbin Arik Ascherman, directeur du mouvement « Rabbins pour les droits de l'homme » basé en Israël. Il risque trois ans de prison pour s'être interposé devant des bulldozers de l'armée israélienne chargés de la démolition de maisons habitées par des familles palestiniennes. Dans un communiqué, A. Ascherman dénonce la politique d'Israël en matière de construction de maisons dans les zones qui sont sous son contrôle : les autorités n'octroient pas de permis de construire aux Palestiniens, ce qui leur permet par la suite de déclarer illégales les constructions et de les démolir ; le but poursuivi étant un renversement de la tendance démographique, actuellement profitable aux Palestiniens.

■ Info

Torture en Chine

Après une enquête de plusieurs années, Chen Yunsheng, directeur de thèses à l'Institut de droit de l'Académie chinoise des sciences sociales (Pékin), a publié un livre dans lequel il décrit les méthodes utilisées par les forces de l'ordre pour soutirer des aveux aux détenus. Il rappelle que la Chine a pourtant signé en 1986 la Convention des Nations Unies contre la torture. De son côté, le mouvement spirituel Falungong, dont les membres, selon Amnesty International, sont très exposés aux mauvais traitements, a annoncé la mort en détention de l'un de ses adeptes, Liu Chengjun.

■ Info

Le voile et les musulmans

La polémique européenne concernant le port du *hijab*, le voile islamique, divise le monde musulman. Elle a éclaté après que cheikh Mohamed Sayyed Tantaoui, le grand imam de l'Université d'Al-Azhar (Le Caire), une autorité de l'islam sunnite, ait affirmé fin décembre que si le port du voile est bien une obligation religieuse, il n'en demeure pas moins que la France a le droit de l'interdire dans ses écoles publiques. Les femmes qui se verraient ainsi contraintes par les lois de leur pays de résidence à se passer du voile ne commettraient pas de péché.

Cette position a été vivement contestée par d'autres imams et la confrérie des Frères musulmans qui estiment que Tantaoui aurait dû défendre les musulmans de France en arguant que le *hijab* n'est pas un symbole mais une obligation religieuse et un droit humain. On lui reproche aussi d'avoir exprimé une opinion relevant plus du politique que de la religion, et d'avoir ainsi donné « une identité islamique à une position laïque ».

Parmi ceux qui soutiennent le cheikh d'Al-Azhar, on trouve Mohammed Sammak, conseiller du mufti de la République libanaise. Il a rappelé au quotidien libanais *L'Orient le jour* que « l'affirmation de M. Sayyed Tantaoui selon laquelle les musulmans qui vivent dans des pays d'accueil se doivent de respecter les lois et usages en cours est une règle musulmane générale sur laquelle tous les docteurs de la foi se sont

accordés ». Membre aussi du Comité national pour le dialogue islamo-chrétien, M. Sammak a constaté qu'il existe un grand vide en ce qui concerne les problèmes religieux que peuvent rencontrer les musulmans dans des pays à majorité non musulmane.

« La question du voile n'est pas seule à se poser. Il y a tout l'éventail des questions de bioéthique qui est un domaine absolument neuf à défricher. » La décision française fait partie des questions inédites sur lesquelles réfléchissent des conseils de jurisprudence qui se tiennent en Jordanie ou en Arabie saoudite, a-t-il encore confié, estimant qu'il faut prendre dans ces cas-là l'avis des dignitaires religieux locaux, mieux placés pour comprendre la situation.

Lycée Saint-Exupéry
(Mantes-la-Jolie).



L'espace ouvert

Est clos ce qui sert à obstruer le passage, à enclore un espace.¹ Contrairement au sens courant, dans la vie spirituelle, la clôture n'est pas un emplacement fermé. Elle crée un espace intime qui ouvre notre horizon. Elle façonne un lieu où se vit la relation. Lieu et temps réservés pour la prière préservent l'écart par rapport au monde. Il est indispensable pour nourrir le lien vital qui nous rapporte au Christ. Toute fréquentation a besoin d'un espace et d'un temps où elle peut se vivre. La relation au Christ n'y fait pas exception. Cependant, elle a ceci d'unique qu'elle nous ouvre de l'intérieur aux personnes rencontrées. Plus nous allons, plus nous vivons pleinement nos rencontres grâce à cet espace intérieur que donne la prière. Elle ouvre au plus profond et au plus vaste. Nos relations tissées dans la vie quotidienne prennent alors un autre poids, une autre densité. Saint Augustin ne dit-il pas que le poids de l'âme est l'amour, échange gratuit qui est communion ?

Nous le savons bien. Ni l'enfermement ni l'ouverture à tous les vents ne nous font croître. Qui s'enferme meurt. Qui sème à tous les vents récolte la tempête. Des limites trop rigides tuent la vie. Sans frontières, nous voici dans la confusion. Le spectre de la violence n'est alors pas loin. Qui, comme chacun le sait aussi, est d'autant plus redoutable qu'elle n'est pas identifiable. Ce que dit bien la Genèse puisque le premier geste du Créateur est de séparer la lumière des ténèbres.

Les moines le savent d'expérience. Ils préservent farouchement leur clôture. Un lieu clos pour le lien vital. Clos mais pas enfermé. Qui connaît des moines et

des moniales ne le démentira pas. Informés, chaleureux, ouverts sur le monde, ils témoignent d'une étonnante proximité à ce que naïvement on leur croit lointain : l'autre, la vie, les soucis et joies du monde comme il va.

L'espace réservé ouvre donc à l'immense, apparentant le priant au poète. Rilke n'écrit-il pas : « Aimez donc, cher Monsieur, votre solitude, et portez la douleur qu'elle vous cause avec une plainte de belle sonorité. Vos proches, dites-vous, sont lointains ; c'est qu' autour de vous, du vaste se forme, atteint déjà aux étoiles, est immense ; réjouissez-vous de votre croissance... »² Croître spirituellement exige le respect de soi-même, demande le soin de l'âme. La solitude reliée distingue la clôture de l'enfermement. Elle hiérarchise les plans de l'être, pose les priorités et sait ainsi reconnaître l'essentiel du secondaire. Elle ose l'inattendu car elle connaît le sol dans lequel elle plonge ses racines. Elle n'est pas désorientée au moindre coup de théâtre.

La clôture chrétienne n'a de sens que si elle ouvre à la communion. Seul, au désert ou sur la montagne, Jésus puisait à la Source par sa relation au Père dans l'Esprit, pour vivre toutes ses relations de la manière que l'on sait. Il est le lieu ouvert où toutes nos relations se transforment et nous font passer de l'isolement à la communion, de la mort à la Vie.

Luc Ruedin s.j.

1 • Petit Robert.

2 • Lettre à un jeune poète, Le Livre de Poche, Paris 1989, p. 69.

Pédophilie : l'Eglise à l'épreuve

●●● **Jerry Ryan**, *Chelsea (Etats-Unis)*

Après la récente crise des prêtres pédophiles, notamment aux Etats-Unis, le choc initial semble s'être atténué, du moins dans le sens que rien ne pourrait plus nous surprendre. Toutefois les effets secondaires persistent et vont probablement marquer l'Eglise américaine pendant longtemps.¹

Maints prétendus experts, souvent auto-proclamés, analysent les causes de ce scandale et prônent des solutions. Les conservateurs mettent en cause les réformateurs post-conciliaires, parce qu'ils auraient assoupli la discipline ; les libéraux jettent le blâme sur les structures hiérarchiques et cléricales, aménagées par des célibataires ; d'autres dénoncent la publicité excessive et souvent hypocrite des médias ; certains soulignent que le personnel de l'Eglise est dans une large mesure le miroir de la société dans laquelle nous vivons, et donc qu'il n'est ni meilleur ni pire que le reste du monde : que l'on pense, par exemple, aux « affaires » et aux dissimulations devenues si habituelles dans la vie politique et économique au point de constituer désormais une « donnée » de nos sociétés. Chacun a son bouc émissaire ! On comprend dès lors que dans le clergé et parmi les laïcs,

des groupes se forment pour « reprendre l'Eglise » afin de la rendre démocratique. En effet, aux yeux de beaucoup, la hiérarchie a perdu toute légitimité.

Cette crise pourrait sans doute favoriser des changements dans les structures, accompagnés peut-être de schismes et de dissidences. Mais les réformes extérieures ne rejoindront jamais le problème de fond : l'image de l'Eglise a été brisée. Ce n'est pas seulement l'image de l'Eglise en tant que puissante force morale du pays qui a été brisée, mais notre propre image de l'Eglise, celle que nous avons de nous-mêmes. L'institution que nous aimions et chérissions tant est accusée, non sans raison, d'être une structure dépravée au service du crime organisé. C'est sidérant ! Pourtant, je crois qu'il faut y voir aussi un don de l'Esprit saint, dont les lumières ne sont « douces » que pour les saints et pour ceux qui ne savent pas de quoi ils parlent.

Les informations sur l'évolution sociologique du catholicisme aux Etats-Unis ne manquent pas. Elles mettent particulièrement en lumière une Eglise d'immigrants, proche des pauvres, protégeant leur dignité et leur identité, leur offrant une organisation qui leur tenait lieu de patrie et de refuge. Les immigrants s'identifiaient avec les clercs qui les représentaient et qui se battaient pour eux. Pour qu'ils puissent exercer leur rôle avec succès, il fallait qu'ils soient en position de force, et de fait ils l'étaient.

Les affaires de prêtres pédophiles aux Etats-Unis et dans plusieurs autres pays ont brisé l'image d'une certaine Eglise. On peut le regretter, on peut aussi y voir une épreuve salutaire, une invitation à retrouver le vrai visage de l'Eglise, qui a besoin d'être pardonnée pour pouvoir pardonner à son tour : le visage du Christ aux opprobres, humble et pauvre, qui prend sur lui le péché.

1 • L'Eglise catholique des Etats-Unis a présenté le 6 décembre son premier rapport sur l'application dans les diocèses des mesures pour lutter contre la pédophilie. Il en ressort que 90 % des diocèses appliquent la *Charte pour la protection des enfants et des jeunes*, adoptée à Dallas en 2002 (n.d.l.r.).

Des églises gigantesques ont été construites et un solide système éducatif a été mis en place ; bref, par leur réussite, les catholiques étaient devenus les héros du culte dans la société civile.

A ce propos, on peut se demander si le pouvoir et le succès sont bien compatibles avec la vérité enseignée, du moins inconsciemment. L'inadéquation ne serait d'ailleurs pas mauvaise en soi, du moment que l'Eglise est *dans le monde* et qu'elle est partie prenante de toutes les vicissitudes de l'histoire humaine. A l'origine, son rôle social a été supplétif, souvent dicté par les circonstances. Aujourd'hui, cette démarche n'est plus nécessaire, ni le pouvoir qu'elle impliquait. Ses fils sont respectés, leur dignité est reconnue et ils ont leur place dans la société civile. L'heure a sonné pour l'Eglise de redécouvrir sa vraie identité et de réapprendre que le Royaume *n'est pas de ce monde*.

En fait, l'image de l'Eglise brisée par le scandale des prêtres pédophiles est une fausse image. C'est celle de l'Eglise des kermesses et du Bingo, de l'Eglise des privilèges et des pompes, des Eminences et des Excellences, en somme d'une Eglise confite en dévotion, toujours prête à se justifier, faisant preuve d'un esprit de chapelle sur tous les plans : « Nous sommes la lumière du monde, que notre lumière brille devant tous ! » Peut-être n'étions-nous pas conscients du masque que nous portions. De fait, nous sommes complices et partie prenante de la crise qui secoue notre Eglise : par notre fierté catholique, notre autosuffisance, nos complexes de supériorité, nos intolérances, notre prétention à être *le sel de la terre* « *number one* », nous étions l'Eglise triomphante. Un bel anachronisme ! C'est le moins que l'on puisse dire en ce moment.

Cette Eglise doit mourir, son heure est venue. Assurément, personne n'accepte

de mourir, et pourtant l'Evangile nous dit que si le grain ne meurt pas, il ne peut pas porter de fruit. En d'autres termes, ce que l'Eglise prêche à chacun de ses fidèles sur la nécessité de mourir *individuellement* pour accéder à la Vie, dans toute sa plénitude, ne serait-il pas aussi vrai pour elle-même *collectivement* ?

Charles de Foucauld disait que la grâce ressemble à la pluie. Aussitôt qu'elle commence à tomber, nous cherchons un abri. Peut-être devrions-nous nous laisser mouiller et revenir aux Béatitudes qui définissent le vrai visage de ce pèlerin qu'est l'Eglise.

Solidarité dans le péché

Il est clair que nous ne sommes pas, ici-bas, le cortège d'innocents, vêtus de blanc, qui suivent l'Agneau partout où il va. Tout compte fait, nous sommes une communauté de personnes brisées, en quête de miséricorde, et ce n'est que dans la mesure où nous accueillons cette miséricorde que nous formons la communion des saints.

Nous sommes tous des hypocrites. Si nous étions vraiment honnêtes, nous reconnaitrions que notre médiocrité et nos ambiguïtés contredisent les idéaux de perfection dont nous faisons si facilement profession. Nous sommes des aveugles lorsque, satisfaits de nous-mêmes, nous nous complaisons dans notre vision des choses.

En tant que baptisés catholiques, nous sommes exposés à la Vérité dans toute sa plénitude et aux sacrements de la grâce. Tout cela ne nous rend meilleurs que dans la mesure où nous le vivons au plus profond de notre être. Avant d'être un privilège, le baptême est une terrible responsabilité. Nous croyons que l'Eglise - et l'Eglise c'est nous - doit être signe et sacrement de la Vie don-

née en abondance. Voilà pourquoi cette trahison collective, rendue publique, n'est rien de moins qu'un vrai sacrilège. Il y a ici une composante cruciale, souvent oubliée dans la masse des commentaires sur ce scandale. Chacun de nous partage le destin de ses frères et sœurs ; chacun est justifié par les *bons* et porte une responsabilité pour les péchés des *mauvais*. Chacun de nous a reçu un héritage de péchés, qu'à notre tour nous transmettons aux autres. Quand nous pactisons avec le mal au dedans de nous, nous pactisons avec le mal en soi et nous le ratifions avec tous ses fruits. Nous devenons ainsi responsables du sang d'Abel, de l'apostasie des apostats, de l'Inquisition et de l'Holocauste, de l'hypocrisie des hypocrites et de toutes les abominations des prêtres pédophiles et des évêques qui se sont tus. Prétendre que le péché d'autrui n'appartient qu'à l'autre et que je n'en suis pas responsable constitue de fait un péché contre la communion. Une telle considération ne relève pas de la poésie, ni d'une piété métaphorique. C'est une vérité de notre foi et nous ne pouvons nous tenir à distance pour jeter des pierres depuis l'extérieur. Si nous portions réellement les fardeaux les uns des autres, beaucoup de choses nous feraient honte ; mais en assumant notre part de responsabilité du péché des autres, avec tout ce que cela implique d'humiliations et d'opprobres, nous pourrions contribuer au pardon collectif.

Solidarité dans le pardon

Comme il y a une solidarité dans le péché, il y a une solidarité dans le pardon. Le pardon reçu par un seul rejaillit sur tous. Le pardon n'est donc jamais une expérience strictement personnelle ; il est une participation à la miséricorde

généreuse qui enveloppe toute l'humanité. Dans la mesure où il nous a été beaucoup pardonné, nous obtiendrons encore plus de pardon, pas seulement pour nous-même, mais pour tous. Saint Jean nous raconte l'histoire de la femme adultère : Jésus défie ceux qui n'ont jamais péché de jeter à celle-ci la première pierre ; personne ne le fait, et Jésus non plus, car il prend son péché sur lui ; le péché de la femme devient le sien et est ainsi aboli.

Analogiquement cela vaut aussi pour nous, lorsque nous sommes l'objet de la miséricorde de Dieu. A cause de notre propre péché et de notre complicité dans le mal, nous ne pouvons pas assumer pleinement le fardeau des autres, même pas celui d'un seul, mais par notre compassion, nous pouvons participer à la purification et au pardon offerts à tous. L'image de l'Eglise en pèlerinage est celle du Christ pèlerin, humble et vulnérable, image du Dieu invisible qui a pris sur lui le fardeau de tous, avec tout ce qu'il comporte d'indécence et d'obscénité. L'image de Dieu, c'est le corps mutilé que Joseph d'Arimathie a reçu dans ses bras. Nous ne sommes jamais plus en harmonie avec l'Esprit de Jésus que lorsque nous sommes humiliés et ridiculisés, dépouillés de nos prétentions et de notre vaine gloire, honteux et réduits au silence. Ce qui était vrai pour l'Israël de jadis l'est aussi pour l'Israël d'aujourd'hui. Les voix des prophètes surgissent des ruines, ces voix qui ne cessent de proclamer ces mêmes vérités éternelles, non pas avec le prestige, l'autorité humaine et le pouvoir politique dans lesquels l'Eglise s'est tant investie.

Tel Paul, faible et tout tremblant, avec la douceur et l'humilité du Christ, dans la puissance de la Croix, l'Eglise invitera les pauvres, les aveugles et les boiteux au banquet du Royaume, car elle n'est jamais aussi transparente que

lorsqu'elle reflète l'image du Crucifié bafoué et compté parmi les malfaiteurs. Identifiée à son fondateur, l'Eglise est pauvre, crucifiée, humiliée et persécutée, et les pauvres de la terre sont les sacrements de cette vérité.

Pour sortir l'Eglise de cette crise et rétablir son prestige d'autrefois, les « experts » réclament des chefs énergiques et des « décideurs ». Peut-être vaudrait-il mieux chercher des chefs humbles et lucides qui nous aident à traverser cette crise avec la force et l'espérance des Béatitudes, pour que l'Eglise puisse témoigner de la pauvreté et de la miséricorde de Jésus.

Le scandale actuel est trop souvent présenté comme un problème exclusivement cléricale et hiérarchique, qui pourrait se résoudre en donnant plus de pouvoir aux laïcs. Mais remplacer l'arrogance cléricale par l'arrogance laïque ne résoudra rien. On court le risque de changer une classe par une autre, et qu'un groupe de laïcs plus bruyants, bien éduqués et aisés revendique le droit d'être la « Voix de l'Eglise » et tente d'imposer son programme. Tenir compte des laïcs signifie consulter en priorité les pauvres et les petits, « les sans voix », car c'est sur eux que l'Esprit repose de préférence pour révéler les secrets du Royaume. Le silence douloureux de la majorité des laïcs ne dit-il pas implicitement qu'ils considèrent cette situation comme une humiliation personnelle et rédemptrice ? Que leur amour et leur foi en ont été purifiés et qu'à leur tour ils vont purifier ? C'est là une sagesse digne de respect.

Ces remarques ne voudraient pas déprécier les analyses faites à d'autres niveaux, le questionnement sur les erreurs, la recherche de solutions, voire la colère légitime. Tout cela a son rôle. Mais je crois que toutes ces démarches exigent d'être entreprises à la lumière du mystère intime de l'Eglise.

Quelques remarques finales. Au cours du dernier Synode des évêques, un thème est souvent revenu : le devoir pour un évêque d'être *pauvre*, matériellement et spirituellement. On ne voit pas bien comment cette notion d'humilité épiscopale peut être perçue dans les titres honorifiques farfelus donnés aux évêques, dans les manifestations d'hommage qu'ils s'attendent à recevoir, dans leur mode de vie « princier ». Une chose est positive : ce que ces prélats n'auraient sans doute jamais cédé d'eux-mêmes leur a été enlevé. Ils devraient plutôt s'en réjouir. Helder Camara disait : « Nous, Eminences, nous devons être *éminemment* réformés ! » On peut aussi souligner que l'expression « vicaires du Christ » était à l'origine un titre donné aux pauvres.

La grâce

Ces réflexions ne sont pas une invitation à sombrer dans une culpabilité morbide ou dans le mépris de soi-même. Là où le péché abonde, la grâce surabonde. Le mystère de l'Eglise, reflet de l'Incarnation, est paradoxal. Si l'Eglise chante le *Miserere*, elle chante aussi le *Magnificat*, car, tout en étant des « pauvres pécheurs », nous avons reçu l'Esprit et nous participons de la vie trinitaire.

Les circonstances concrètes et historiques de l'Eglise à un moment donné détermineront lequel des deux cantiques prendra le dessus, même si tous les deux doivent être constamment en jeu. Mais il est toujours salutaire de se rappeler que tout en célébrant la miséricorde manifestée envers les pauvres, le cantique de Marie proclame aussi le renversement des puissants de leurs trônes, la dispersion des superbes, le renvoi des rassasiés.

J. R.

(traduction : Ann-Mary Redmond)

Célibat et pédophilie

●●● Jacques Neiryck, Lausanne

Professeur honoraire d'électricité à l'Ecole polytechnique de Lausanne, écrivain et conseiller national de 1999 à 2003.

Lorsqu'un homme s'astreint au célibat pour accomplir sa vocation de prêtre, risque-t-il de devenir pédophile à cause de ce vœu, alors qu'il aurait vécu une sexualité normale en étant marié ? Cette question est posée implicitement lorsqu'un délit de pédophilie commis par un prêtre est découvert par la justice.

Le célibat ecclésiastique est ainsi remis en cause dans le pire des contextes. Les porte-parole de l'épiscopat ont tenté de disjoindre les deux questions en affirmant que le mariage ne constitue pas un remède contre une tendance innée à cette perversité. Cette assertion, d'ailleurs difficilement vérifiable, n'évacue pas pour autant le problème. Au contraire, ce plaidoyer maladroît renforce la suspicion de l'opinion publique : le célibat ecclésiastique constituerait soit la révélation d'une tendance latente vers une sexualité dévoyée, soit la cause de l'altération d'une sexualité qui eût été sinon normale.

Les échappatoires ne sont plus supportables. Car la société contemporaine, incroyablement indulgente à l'égard d'une pornographie omniprésente, érige la pédophilie en crime majeur, le seul qui subsiste avec le viol parmi les atteintes à la personne. Dans les prisons, il faut isoler les coupables voués au mépris des autres criminels.

Le crime est aggravé lorsque la fonction sociale du coupable lui attribue une autorité sur sa victime. Les enquêtes sur les abus d'Internet ont mis à jour une surprenante palette de notables com-

promis : policiers, juges, enseignants, psychologues scolaires. Toute profession, quelles que soient ses exigences, comporte son lot de titulaires indignes. Cela n'autorise pas à incriminer les autres membres de cette profession, qui en constituent l'immense majorité, mais cela souligne une carence dans le recrutement. En l'occurrence, à quoi servent les séminaires, s'ils ne parviennent pas à détecter ceux qui seraient déviants par nature ?

Dans sa version occidentale, l'Eglise catholique prêche une vertu intraitable en matière de sexualité : tout acte commis en dehors du mariage ou même tout acte conjugal entaché par la contraception constitue une faute grave. Par ailleurs, seuls les hommes accèdent à la prêtrise, pourvu qu'ils acceptent un vœu de chasteté, tandis que les femmes en sont exclues. Quel est l'employeur qui oserait aujourd'hui encore recruter du personnel en exigeant de celui-ci qu'il soit masculin et célibataire ? Il se retrouverait rapidement devant les tribunaux pour discrimination.

Les moindres manquements placent dès lors l'Eglise catholique dans une position de faiblesse. S'il s'avère qu'ils sont parfois même le fait de membres de la hiérarchie, l'institution perd la face. Elle paraît à la fois ridicule et odieuse, dans sa prétention à une vertu qu'elle peine à observer. Des faiblesses humaines, inévitables de toute façon, excusables dans un autre contexte, compromettent gravement sa mission.

église

Les crimes de pédophilie sont perçus comme encore plus intolérables lorsqu'ils sont commis par des membres du clergé : l'Eglise prêchant la vertu, la contradiction n'est que plus évidente. Telle est l'opinion de Jacques Neiryck qui invite l'Eglise à trouver des solutions pour réduire les facteurs de risque et l'interpelle au sujet du célibat des prêtres.

Cette déroute est aggravée par la révélation d'une pratique du silence, qui constitue au regard de la loi pénale un délit supplémentaire de complicité. Lorsque les catholiques américains apprennent que des fonds considérables ont été dépensés pour faire taire les victimes, ils se rebiffent d'autant plus qu'ils ont donné cet argent dans une toute autre intention.

Ces détournements de fonds ont été accomplis avec une candeur qui dévoile une mentalité inquiétante parmi certains responsables. Pour ceux-ci, l'Eglise dont ils font partie se situe au-dessus de la loi civile. Elle n'a de comptes à rendre à personne, à commencer par ses propres fidèles. Elle fait ce que bon lui semble de l'argent qui lui est confié. Les dons consentis pour des œuvres de charité peuvent servir à dissimuler ou réparer des crimes.

Signal d'alarme

Cet enchaînement de méfaits produit une caricature du clergé : l'immense majorité des prêtres ne mérite pas cet excès d'indignité. Mais l'opinion publique dûment informée ne tolère plus une telle situation. Quoi que l'on pense de la société civile et de ses faiblesses, celle-ci constitue un Etat de droit qui bénéficie d'un exercice démocratique du pouvoir.

Par rapport à ces deux exigences, le droit et la démocratie, l'Eglise catholique se présente comme déficiente. Elle constitue une autocratie concentrant tous les pouvoirs au sein d'une caste, qui n'est pas héréditaire mais qui se reproduit, génération après génération, sous la seule condition d'en éviter le mécanisme naturel. Elle s'autorise curieusement de ce fait à bafouer le droit.

Bien loin d'être sources d'édification, la règle du célibat ecclésiastique et le refus d'ordonner des femmes suscitent aujourd'hui une incompréhension radicale, une méfiance vague et en définitive l'antipathie. Ne faudrait-il pas considérer la révélation massive des cas de pédophilie comme un ultime signal d'alarme ?

Des hommes, jouissant d'une sexualité normale, ressentant un appel au sacerdoce, sont obligés de remplir une condition supplémentaire, qui ne répond à aucune vocation de leur part : renoncer à fonder une famille. Ils ne peuvent respecter cet engagement qu'en s'interdisant toute démarche affective à l'égard d'une femme. La seule manifestation d'amour tolérée est celle qui s'adresse à des enfants, normale d'abord, qui peut dévier petit à petit vers des manifestations physiques, de plus en plus criminelles. L'absence de femmes dans le clergé empêche la dénonciation de ces pratiques à l'égard desquelles un milieu exclusivement masculin est aveugle, indifférent ou complice. En Suisse, les Synodes de l'Eglise catholique de Lucerne, de Saint-Gall, de Bâle-Campagne et les délégués catholiques de Thurgovie se sont prononcés contre le célibat obligatoire et ont demandé aux évêques suisses de s'engager dans ce sens.

Ce schéma mériterait d'être analysé dans chaque cas où un délit est révélé. Il vaudrait la peine de savoir s'il y a bien une relation entre célibat et pédophilie, quelle est la cause et quel est l'effet. Si l'Eglise catholique ne procède pas à cette réflexion, elle sera entreprise tôt ou tard par la société civile lors d'un débat politique détestable. Il sera alors trop tard pour remettre la maison en ordre.

J. N.

Le poids politique du Vatican

● ● ● Pierre Emonet s.j.

Lorsqu'on évoque le poids politique du Vatican au niveau international, on se réfère d'ordinaire à deux phénomènes, fort différents bien qu'étroitement liés. D'une part, la place qu'occupe le Vatican sur la scène diplomatique internationale et la légitimité qui lui est reconnue, d'autre part, les incidences politiques des interventions du pape Jean Paul II. Parce que ni l'un ni l'autre ne vont de soi, une question surgit spontanément : au nom de quoi le catholicisme jouit-il d'une telle reconnaissance, alors qu'aucune autre religion, si importante et internationale soit-elle, ne bénéficie d'un pareil statut ?

Au plan diplomatique, l'explication relève essentiellement de l'histoire. C'est à cause d'un héritage historique que le catholicisme se trouve être la seule confession à jouer un rôle officiel dans la diplomatie internationale. A la suite de toute une série d'événements,¹ la papauté s'est trouvée au centre de

l'unité politico-religieuse que formait la chrétienté occidentale : le pape intervenait dans la politique européenne, faisait et défaisait les rois et les empereurs, se posait en arbitre entre les nations chrétiennes et revendiquait même, avec Boniface VIII, la suzeraineté sur tous les souverains. La Réforme et le Siècle des lumières ont bien essayé de contester et d'ébranler cette autorité papale, mais ils n'ont pas réussi à l'écarter totalement de la scène internationale.

Même dépouillée de ses Etats pontificaux en 1870, la papauté n'a jamais cessé son activité diplomatique, à tel point que la diplomatie vaticane a été entérinée par toutes les conférences diplomatiques, comme le Congrès de Vienne en 1815 et la Conférence de Vienne en 1961 qui a codifié le droit diplomatique. En 1929, les accords du Latran² ont reconnu que la souveraineté internationale du Saint-Siège était « un attribut inhérent à sa nature, en conformité avec (...) les exigences de sa mission dans le monde » (art. 2).

Depuis lors, la Cité du Vatican est un Etat - un « Etat prétexte » - dans la mesure où elle offre à la papauté (au Saint-Siège) un territoire qui garantit son indépendance. Jean Paul II l'a expliqué devant les Nations Unies, le 2 octobre 1979 : « Cette souveraineté est limitée, quant à l'étendue territoriale, au petit Etat de la Cité du Vatican, mais elle est motivée par une exigence attachée à la papauté, qui doit exercer sa

Le rôle de l'Eglise catholique sur la scène internationale et l'activité diplomatique du Vatican suscitent bien des questions et parfois des agacements. Reliquat d'une temporalité périmée ou présence au monde ? Comment la comprendre ?

1 • Edit de Milan en 313 ; reconnaissance du christianisme comme religion d'Etat par Théodose I en 391, avec comme corollaire le renforcement de la primauté ; la réforme grégorienne au XI^e siècle (querelle des investitures et centralisation) ; l'occidentalisation de l'Eglise comme conséquence du schisme de 1054.

2 • Le 11 février 1929, par les accords du Latran, l'Italie reconnaît la souveraineté du Saint-Siège dans le domaine international, sa pleine propriété, son pouvoir absolu, sa juridiction souveraine sur le Vatican. Ainsi, une confession religieuse acquiert un statut étatique ; elle peut désormais agir sur la scène internationale à l'égal des Etats.

église

mission en toute liberté, et qui, en ce qui concerne ses éventuels interlocuteurs, doit traiter avec chacun d'eux indépendamment d'autres souverainetés. »

L'acteur diplomatique reconnu sur la scène internationale n'est pas l'Etat du Vatican (qui est membre de l'ONU), mais le Saint-Siège, c'est-à-dire le gouvernement central de l'Eglise catholique. C'est auprès de lui que sont accrédités les ambassadeurs. La distinction a son importance, parce qu'elle laisse entendre que la place faite à l'Eglise catholique dans le monde de la diplomatie n'est pas celle d'un Etat, ni la reconnaissance d'un poids politique, mais le crédit accordé à une instance morale et spirituelle. Jean Paul II l'a souligné lors de son premier discours à l'UNESCO (2 juin 1980) : « Je suis devant vous... non

comme quelqu'un qui a une puissance temporelle, ni comme un chef religieux qui demande des privilèges particuliers pour sa communauté. Je suis ici devant vous comme un témoin. »

Le Saint-Siège, qui n'est pas un Etat mais seulement un gouvernement spirituel, n'est pas membre de l'ONU. En qualité d'observateur, il écoute, il a droit à la parole, il a accès à tous les documents, mais ne vote pas. Ce qui lui convient bien du moment que les votes portent sur des questions politiques, techniques ou territoriales dans lesquelles il n'est pas opportun que le gouvernement d'une religion universelle prenne position. Par contre, il s'engage lorsqu'il s'agit de questions éthiques. Certes, ses prises de position ne sont pas contraignantes pour les décisions de l'ONU, mais elles doivent être incluses dans la discussion.

C'est le Saint-Siège qui entretient des relations diplomatiques avec la plupart des pays du monde,³ qui est présent auprès de l'ONU, qui est membre des principales agences internationales, qui prend officiellement position dans les grands débats internationaux, qui fait office de médiateur ou d'arbitre dans de nombreux conflits entre les pays.

Il serait cependant faux de penser que l'action diplomatique du Saint-Siège a pour but premier la défense des intérêts catholiques. D'une façon générale, le Saint-Siège intervient en faveur des intérêts fondamentaux de la personne humaine, de la paix, de la justice sociale, d'une économie au service de la personne, de l'équité entre le Nord et le Sud, du droit à l'immigration, de la lutte contre la faim, de la sauvegarde de la nature, des problèmes de la santé.

Colonnade du Bernin.



3 • Sur les 180 pays membres des Nations Unies, 174 ont une ambassade auprès du Saint-Siège.

Dans le concert diplomatique, il s'efforce d'apporter un autre son de cloche, pas nécessairement confessionnel. Que ce soit au Moyen-Orient, dans les Balkans, en Amérique latine ou face aux projets hégémoniques des Etats-Unis, chaque fois il s'engage en faveur du respect du droit international,⁴ rappelant aux Etats leurs engagements, luttant contre un certain positivisme juridique qui fonde le droit sur la loi du plus fort, comme on l'a vu à propos de la guerre en Irak. Dans cette perspective, il se réfère régulièrement à la Charte de l'ONU, fondatrice d'une communauté des nations pour laquelle il s'est toujours engagé. S'il insiste sur les règles du droit international, c'est pour venir au secours de la société civile, en la protégeant des stratégies des pouvoirs économiques et politiques que les institutions internationales n'arrivent plus à contrôler.

Contenu politique de l'enseignement

La diplomatie du Saint-Siège n'est pas le seul agent de la « politique » du Vatican. Avant même les allées et venues feutrées des diplomates, il y a l'enseignement du Concile Vatican II qui, dans un document inhabituel, la *Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps* (7 décembre 1965), a traité des grands thèmes de la politique, en particulier ceux de la vie économique-sociale, de la guerre et de la paix, du désarmement, de la construction de la communauté internationale. Puis il y a l'enseignement habituel

des papes relayé par les évêques, le clergé et, de plus en plus, par des laïcs. Les fameux radio-messages de Pie XII durant la Deuxième Guerre mondiale ont joué un rôle certain auprès des bellicérants et des populations sinistrées. Plus près de nous, les grandes encycliques sociales des derniers papes ont cautionné des prises de position d'autant moins inoffensives, qu'on note un glissement significatif dans leurs adresses. Alors que ses prédécesseurs parlaient en priorité aux évêques ou aux seuls catholiques, Jean XXIII et ses successeurs interpellent « tous les hommes de bonne volonté ». Le public s'est élargi parce que l'enseignement officiel balaie plus large, débordant de plus en plus sur le domaine des droits de l'homme et de ce qu'il est convenu d'appeler *l'ordre moral*.

Cette évolution au niveau des destinataires s'accompagne d'une évolution du contenu politique de l'enseignement des papes. Autrefois les papes visaient les Etats, puis les gouvernements ; aujourd'hui ils parlent de plus en plus des peuples, des nations et des cultures, laissant entendre que l'Etat n'est pas de droit divin et qu'il tient sa légitimité de sa capacité à représenter les peuples ou les nations dont l'identité, la liberté et la dignité doivent être sauvegardées à tout prix. Jean Paul II l'a clairement exprimé dans un discours au corps diplomatique : « Le Siège apostolique accueille avec joie tous les représentants du corps diplomatique non seulement comme porte-parole de leurs propres gouvernements, régimes et structures politiques, mais aussi et surtout comme représentants des peuples et nations qui, à travers ces structures politiques, manifestent leur souveraineté, leur indépendance politique et la possibilité de décider de leur destinée de façon autonome » (12 janvier 1979).

4 • Il ne faudrait pas oublier d'ailleurs que, historiquement, les premiers principes du droit international ont été formulés par deux philosophes et théologiens de Salamanca, suite à la découverte de l'Amérique, Vittoria et Suarez.

Cette conception n'est pas innocente ; elle explique pourquoi le pape, au cours de ses voyages, reçoit volontiers des minorités, au risque parfois de déplaire à ses hôtes officiels. Pour cette même raison, le Saint-Siège a maintenu ses relations diplomatiques avec le régime révolutionnaire de Cuba en 1959, fidèle à son principe de privilégier les peuples plutôt que les Etats, quel que soit le régime en place.

Un pape politique

On aurait pu penser que dans la foulée du Concile Vatican II, l'Eglise catholique aurait renoncé à ce reliquat de temporalité, n'aurait plus usé de son statut d'Etat indépendant et souverain pour jouer un rôle politique sur la scène internationale. C'est le contraire qui s'est passé.

Avec Jean Paul II, le pape lui-même a absorbé une bonne partie des interventions politiques du Saint-Siège, avec un déplacement significatif du terrain diplomatique vers celui de la pastorale. Car s'il est incontestablement un pape politique, Jean Paul II n'est pas un diplomate. Après avoir résisté aux totalitarismes, il a engagé tout le poids de son autorité morale dans une mission à la fois politique et spirituelle, bien manifeste au cours de ses voyages.

Une série d'événements plus ou moins récents ont bouleversé de façon spectaculaire la géopolitique à la fin du XX^e siècle. L'engagement du pape aux côtés du Syndicat *Solidarność* contre le régime communiste en Pologne a contribué à la chute de ce même régime ; ses voyages sur des points chauds ont certainement accéléré l'évolution politique de certains pays, comme en Haïti (mars 1983) où il a prononcé la célèbre

phrase : « Il faut bien que les choses changent », ou aux Philippines (1986) où le cardinal Sin est un des artisans du renversement de Marcos.

Plus que tout autre, la chute du mur de Berlin reste l'événement symbolique de l'efficacité politique de Jean Paul II. Mikhaïl Gorbatchev lui-même l'a reconnu : « Rien de ce qui est arrivé en Europe de l'Est, au cours des dernières années, n'aurait été possible sans la présence de ce pape, sans le grand rôle - même politique - qu'il a joué sur la scène internationale. »

On pourrait encore rappeler son opposition radicale à la guerre du Golfe (1990-1991), les condamnations répétées des embargos imposés à Cuba, à l'Irak, à la Libye, au Nicaragua ou à la Serbie, les grandes manœuvres diplomatiques pour empêcher la guerre contre l'Irak. Chaque fois les gouvernements concernés se sont montrés embarrassés ou même irrités. Il faudrait aussi évoquer les actions en faveur de la paix dans les Balkans (1994-1995), les délicates tractations avec Israël où la reconnaissance de l'Etat s'est faite sur des bases laïques, sans accepter le lien religieux entre le peuple hébreu et sa terre, ou l'accord entre l'OLP et le Saint-Siège (2000). Enfin, assez récemment, le pape a réitéré ses invitations à renforcer le rôle de l'ONU et à la doter d'une force contraignante.⁵

Lorsqu'il s'agit de définir des stratégies, Jean Paul II réunit plus volontiers des experts ou des évêques locaux que des diplomates. C'est ainsi qu'après la chute du mur de Berlin en 1989, il convoqua un synode européen (1991), qu'au moment de la guerre des Ma-

5 • Cf. *Messages pour la journée de la Paix*, les 1^{ers} janvier 2003 et 2004.

louines, en 1992, il a consulté les évêques argentins et britanniques et que lorsque les évêques américains soulèveront la question de la dissuasion nucléaire, il réunit les évêques des pays de l'OTAN. Quant aux nonces, ils jouent désormais un rôle plus discret et ambigu : ils s'occupent surtout de maintenir la communication entre Rome et les Églises locales, de surveiller l'orthodoxie des théologiens et des pasteurs, de veiller à la discipline et d'orienter le choix des évêques.

Sous le pontificat de Jean Paul II, les problèmes socio-économiques sont devenus un thème récurrent de l'activité politico-diplomatique du Vatican. La dette extérieure des pays en voie de développement, les émigrés, la faim dans le monde, l'ingérence humanitaire, le désarmement nucléaire, la production et le commerce des armes, l'écologie, les nationalismes exacerbés, le capitalisme sauvage, la tension économique et politique entre le Nord et le Sud, le sida mobilisent diplomates et experts et constituent la partie la plus originale et actuelle des encycliques papales.

Il est vrai que Jean Paul II n'a pas toujours réussi. Il a échoué au Liban, qui a fini par se ranger sous la tutelle de la Syrie ; il a échoué dans son opposition à la guerre du Golfe et à celle de l'Irak. Trop préoccupé par l'expansionnisme soviétique et le danger du communisme, il a partiellement manqué son rendez-vous avec l'Amérique latine. L'échec télévisé de son voyage au Nicaragua et ses démêlés avec la théologie de la libération, qu'il commence par condamner (1984), avant de demander

au cardinal Ratzinger de revoir sa copie (1986), en témoignent. Il faudrait aussi mentionner les difficultés avec la Russie et la Chine où, malgré des communiqués qui se veulent optimistes, les relations sont toujours dans l'impasse.

Il faut enfin souligner l'écart qui existe entre l'intelligence politique du pape et la bureaucratie plus tatillonne d'une curie qui peine à le suivre dans ses ouvertures. Il n'en reste pas moins vrai que le poids politique du Vatican est considérable. Il suffit de voir à quel point les interventions papales sont prises au sérieux et agitent périodiquement l'opinion publique et les chancelleries.

La force d'un réseau

Si, à en croire un diplomate chevronné, la diplomatie du Saint-Siège est « un des premiers acteurs de la vie internationale du point de vue de l'analyse politique »,⁶ elle le doit à son immense réseau de nonces, de clergé, de laïcs catholiques, à travers lequel elle est en contact direct avec les populations et qui lui permet d'être informée de tout et d'informer sur tout. Dégagé des contraintes politiques et économiques et à l'abri des changements de gouvernement qui handicapent d'ordinaire le travail des diplomates, le Saint-Siège peut plus facilement qu'un autre mettre l'accent sur certaines questions et poursuivre avec cohérence une ligne politique. Selon le point de vue duquel on regarde, on peut s'en réjouir ou le déplorer. Reste que le seul vrai poids politique du Vatican réside dans sa fidélité au message du Christ des Évangiles.

P. E.

6 • Cf Jean-Bernard Raimond, ancien ministre des Affaires étrangères (1986-1988) en France et ancien ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, in *Diplomatie Magazine*, juillet-août 2003, n° 4, p. 12.

Droits syndicaux et humains

Projet de société rime avec mémoire

●●● **Anne Durrer**, Berne

Secrétaire de la Commission nationale Justice et Paix

●●● **Christian Garin**, Genève

Pasteur à Evangile et Travail

L'égalité et la sollicitude sont les principes qui régissent les droits syndicaux et les droits humains.

Acceptés après d'âpres luttes, ils sont souvent contestés dans la réalité. Comment leur réinsuffler du sens ? En rendant à la politique ses droits et sa mémoire. Syndicats et Eglises peuvent beaucoup pour elle.

La vie humaine est un tout, particulièrement pour le monde ouvrier ; ce qui touche le travail proprement dit, ses conditions, sa rétribution, ne peut être dissocié des conditions du logement, de ce qui facilite ou handicape la vie familiale, de l'éducation, du sort des malades, des vieillards ou des accidentés du travail. Qui parle de la vie au travail, parle de l'ensemble de la vie. La lutte syndicale s'est donc partiellement déplacée de l'entreprise à l'organisation de la protection sociale.

Mais qui se souvient de l'histoire de l'AVS, depuis sa formulation première jusqu'à son aboutissement dans la Constitution quelque quarante ans plus tard ? Et des congés payés, de l'interdiction du travail des enfants, de la stabilisation de la durée du travail ? Il y a 60 ans, la plupart de ces acquis sociaux n'existaient pas. Considérés initialement comme une menace pour la prospérité générale et pour l'ordre social, ces acquis sont le fruit d'un parcours jalonné de luttes qui ne furent pas seulement verbales.

De nombreux signes montrent qu'ils pourraient être abolis si l'on n'y prend garde.

La parole née de l'expérience quotidienne du travail, la parole née de la dignité inconditionnelle et celle de l'organisation collective et démocratique se retrouvent dans l'énoncé des droits syndicaux contenus dans la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948. Cette prise de parole dégage peu à peu des valeurs spécifiques et des méthodes d'action collective, comme la libre expression, le respect *du* et *dans* le débat démocratique et la conviction que les solutions se trouvent en débattant. Or, de nos jours, le juridisme qui envahit les rapports sociaux et la montée d'une certaine violence indiquent un déficit préoccupant dans la capacité de débattre. Interrompre ou invectiver remplace l'argumentation ; le silence coupable et automutilant remplace le questionnement.

Parole, écoute

Que les droits syndicaux fassent partie de la Déclaration universelle des droits de l'homme ne tombe pas sous le sens ! Car ils ne sont pas mentionnés dans les premières déclarations historiques des Etats-Unis naissants ou de

la Révolution française. Et pour cause : la conquête progressive des droits des travailleuses et des travailleurs date des XIX^e et XX^e siècles ; elle accompagne l'industrialisation de l'Europe et de l'Amérique du Nord, l'émergence du monde ouvrier et le développement des Etats « nations ».

Les droits de l'homme et du citoyen sont le produit de la réflexion philosophique et théologique de penseurs du Siècle des lumières (XVII-XVIII^e), une réflexion qui porte sur l'être humain, sa place dans le monde et sa responsabilité dans l'usage de sa raison. La notion de travail, au sens moderne, n'existait pas. La réflexion économique appartenait encore à la philosophie, à la morale ou à la religion. Ainsi, dans l'Ecosse protestante d'Adam Smith, père du libéralisme économique, c'était à la morale raisonnable ou à la charité chrétienne de penser et de panser les souffrances qu'enduraient les ouvrières et les ouvriers des filatures ou des mines.

Tout autre sont l'origine et le lieu de construction des droits syndicaux : ils n'ont pas été pensés dans des cabinets pleins de livres, mais sur les lieux de la souffrance au travail, par les personnes concernées, avec pour seuls moyens l'expérience quotidienne, le sursaut de révolte de la dignité bafouée - « la vie, ce n'est pas ça » - et l'échange incessable de parole pour inventer des solutions communes.

Le syndicalisme ne pourra plus se développer si ses membres, reculant derrière la complexité des problèmes, faute de pouvoir débattre dans leur cercle naturel, délèguent cette mission à leurs seuls professionnels et aux experts. La technicité des questions en jeu est telle, parfois, que l'on a peine à percevoir la vision fondatrice, la visée, l'horizon. De plus, l'évolution massive de l'emploi vers le secteur tertiaire et l'individualisa-

tion des tâches, des horaires ou des salaires isolent les travailleuses et les travailleurs ; ils et elles ont beaucoup moins l'occasion d'échanger spontanément et de puiser aux richesses de leur histoire collective.

Beaucoup en viennent à n'utiliser le syndicat que lorsque surgit une difficulté, comme une assurance privée ou une société de services en quelque sorte. Tant que le problème ne concerne que les autres, pas de syndicat, pas de cotisations. L'idéologie dominante de la performance engendre peur, fatigue et culpabilité. Les aléas de la vie deviennent fautes personnelles.

Toutefois, après une décennie de diminution et malgré la mobilité accrue, l'instabilité professionnelle et les suppressions d'emplois dans des secteurs traditionnellement syndiqués comme le bâtiment, les effectifs des deux grandes centrales syndicales (l'Union syndicale suisse et Travail.Suisse) recommencent à progresser. Reste que le taux de syndicalisation de la population active en Suisse (25 % environ en 2002) est modeste et que les différences entre les branches d'activité demeurent.¹

Quel rôle pour l'Etat ?

Les syndicats (tout comme les Eglises d'ailleurs, confrontées à la même problématique) doivent donc s'organiser pour qu'il y ait suffisamment de personnes prêtes à entendre les peurs des travailleurs, même si ce n'est pas pour leur offrir de réponse immédiate. Car c'est l'expérience d'avoir été en-

1 • Ewald Ackermann, *L'évolution des effectifs des syndicats en 2002*, Union syndicale suisse, Berne 2003.

tendu à satiété qui permet que s'effondre le mur de l'individualisme.

Dès leur apparition au XIX^e siècle, un débat a constamment divisé les mouvements syndicaux, un débat encore actuel aujourd'hui : le syndicalisme doit-il être politique ou non ? D'une part, le mouvement syndical se veut limité au champ des entreprises, sans remettre en question le régime politique en vigueur. A l'autre extrême, certaines et certains sont convaincus qu'aucun changement significatif n'interviendra durablement sans une évolution impliquant tous les acteurs de la société et redéfinissant les pouvoirs. Ce débat entre « réformistes » et « révolutionnaires » colore aussi très vivement l'attitude des autres milieux sociaux face aux syndicats : irritation des partis « de gauche » lorsqu'un syndicat fait preuve d'indépendance envers le programme ; assimilation globale de toute proposition de changement à une menée subversive ou totalitaire, si l'on écoute plutôt la « droite ».



« Le défi posé à la société moderne est d'assumer à la fois l'égalité et la sollicitude », souligne François Dermange,² un éthicien qui adopte ces deux termes dans une relecture de la parabole des ouvriers de la onzième heure (Mt 20,1-10). Dans ce récit, Jésus met en scène un patron vigneron qui engage des ouvriers en convenant avec eux d'un salaire d'une pièce d'argent. Au cours de la journée, il engage d'autres ouvriers en promettant de payer « ce qui est juste ». A la fin de la journée, surprise ! Chacun reçoit une pièce d'argent. Protestation de ceux qui ont travaillé le plus longtemps. A quoi rétorque le patron : « Mon ami, je ne te fais pas de tort (...) je veux donner à ce dernier autant qu'à toi (...); ton œil est-il mauvais parce que je suis bon ? »

Pour François Dermange, la parabole met en lumière deux conceptions de la justice. D'une part, l'égalité reposant sur un contrat (« tu reçois ce que nous avons convenu ») et d'autre part, la sollicitude (un terme plus moderne serait éthique ou équité) : ceux qui n'ont pas pu - contre leur gré - travailler ont aussi des besoins vitaux légitimes (« ce qui est juste »).

L'égalité est la pierre angulaire des droits humains. L'expérience et le réalisme montrent que cette notion peut être réductrice, voire contre-productive, lorsqu'elle empêche de prendre en compte une destinée singulière, autre exigence des droits de l'homme. Ceci d'autant plus si la situation initiale est inégale. Souvent, l'égalité n'est donc pas encore la justice. La sollicitude, elle, est la valeur issue du sens pratique ; elle entre en conflit avec l'égalité « pure », mais donne à cette dernière

2 • *Les institutions économiques, entre égalité et sollicitude*, in « Autres Temps » n° 61, Paris 1999.

l'opportunité de passer du niveau virtuel au niveau réel, en un temps et en un lieu donnés.

Pour régler le conflit entre ces deux valeurs également respectables - égalité et sollicitude -, la parabole en invoque une troisième qui les surplombe : l'antériorité du don gratuit de Dieu. Mais ce n'est là une valeur que pour les croyants, sans portée universelle. Dans le champ de la vie économique, en démocratie, il appartient aux institutions de fonder l'exigence de sollicitude ; car le bon sens et la responsabilité individuels n'y suffisent pas ! Il faut, selon le philosophe Paul Ricœur, arracher la sollicitude au plan des relations interpersonnelles, pour la mettre au niveau universel et anonyme de l'égalité.

Quelle est la troisième valeur qui pourra réguler le choc permanent de l'égalité et de la sollicitude ? Le projet politique peut le dire ; pour cela, il faut admettre que le rôle des institutions n'est pas uniquement de répondre au mal et à la violence mais aussi de proposer une gestion du bien commun du point de vue des défavorisés. C'est un choix, toujours tâtonnant, toujours à réévaluer !

Et pour les Eglises ?

Plus personne - pas plus les partis politiques que les Eglises - n'ose, à vrai dire, formuler à grands traits un projet de société. C'est un point pourtant où syndicats et Eglises devraient pouvoir offrir une plate-forme de dialogue à toute la société, tous deux échappant à la pression constante des échéances électorales.

Les Eglises sont le lieu privilégié où se rencontrent des croyants de tous horizons, de toutes opinions. La défense des acquis n'est pas la marque d'un

conservatisme borné, même si certains la jugent comme une entrave à l'évolution. En période de décroissance, où il apparaît probable que notre niveau de vie devra être réduit globalement, les acquis ne s'évaluent pas seulement en terme d'argent. Comment démêler, autrement qu'en terme de pouvoir d'achat, ce qui est atteint à la dignité, au droit de participer aux décisions, à l'équilibre familial, à l'accès à la culture et à la vie de la Cité ?

Syndicats et Eglises ont à offrir leur conviction que le tâtonnement, le temps, l'échec même sont les ingrédients des avancées décisives. Dépositaires les uns et les autres d'expériences humaines narrées au quotidien, ils ont le matériau nécessaire pour s'opposer à tous les discours réducteurs qui ne visent que le court terme. Face à ces discours et aux solutions toutes faites, Eglises et syndicats ont en commun un devoir d'incroyance active.

Si les Eglises doivent être, beaucoup plus qu'elles ne le sont, au fait des réalités du monde du travail et de l'économie, et si elles acceptent leur impuissance à fournir elles-mêmes des solutions, elles n'ont pas à se laisser dominer par un « réalisme » qui n'est, le plus souvent, que fatigue morale et alibi au laisser-faire. Les Eglises peuvent croire à l'avenir du monde réel, plus qu'il n'y croit lui-même.

A. D. et Chr. G.

La paix au point mort

Israël - Palestine

●●● **Albert Longchamp s.j.**

La guerre entre Israéliens et Palestiniens paraît sans fin tant la peur et le désespoir qui débouchent sur la haine dominant. Pourtant, sur place, des initiatives et des paroles constructives d'avenir sont prises et dites. La petite communauté chrétienne de Terre Sainte, notamment, œuvre en ce sens et le débat semble retrouver en Israël ses droits.

Inutile de se voiler la face. La paix en Israël-Palestine n'est pas pour demain. Aujourd'hui s'édifie, chaque jour plus haut, plus dense, le maillage des murs qui isolent les Palestiniens des implantations nouvelles ou qui prétendent protéger la population israélienne de la menace kamikaze.¹ Israël a peur de mourir. L'angoisse de disparaître hante la mémoire juive. La frayeur d'un danger qui parviendrait à dissoudre l'Etat d'Israël est la cause principale de l'obstruction des gouvernements israéliens successifs à la création de l'Etat palestinien, pourtant prévue par le plan de 1947. Dans l'entourage d'Arafat, c'est une conviction inébranlable : « La volonté du gouvernement Sharon est de rendre impossible l'émergence d'un Etat palestinien. » Sur le terrain, les faits le prouvent. Environ 140 implantations nouvelles (les « colonies ») sont disséminées sur l'ensemble du pays mais en grande partie dans les Territoires occupés et même dans les zones autonomes, à Gaza par exemple.

En Israël, la Shoah est encore sur toutes les lèvres. Chaque attentat aveugle en réveille la douleur. Pèlerin, visiteur ou journaliste, l'étranger ne peut guère ouvrir le dialogue : la moindre critique adressée à la politique israélienne lui vaut l'accusation d'antisémitisme. Même si ce réflexe est infondé, il résiste à la raison. L'Occi-

dent cultive un puissant complexe de culpabilité parmi les sympathisants d'Israël, mais également au sein des milieux politiques, diplomatiques et intellectuels qui ne portent pas précisément la politique de Tel-Aviv dans leur cœur : « Tout ce qui arrive aux Israéliens est finalement de notre faute. »

Le risque d'extermination, réel ou pas, motive l'opinion israélienne tout en gommant ses divisions internes. Israël « a mal à l'existence », souligne Daniel Sibony dans son étonnante étude psychanalytique du conflit israélo-palestinien.² Israël, « tout hérissé de crainte ou de déprime », ne parvient plus à penser son histoire tissée avec celle d'une autre culture. Lentement mais sûrement, l'Etat hébreu glisse vers une pratique de l'apartheid que l'on croyait révolue.

Quant aux Palestiniens, ils atteignent le niveau plancher de leurs perspectives d'avenir : celui de tenter la simple survie, non sans l'aide massive des Nations Unies. La population des Territoires occupés est privée de ressources depuis qu'elle est pratiquement privée d'emplois en Israël. Les plans d'urgence

1 • Voir à ce sujet **Paul Jeffrey**, *Israël - Palestine : le mur. Les mauvaises clôtures font les mauvais voisins*, in « choisir » n° 527, novembre 2003, pp. 20-23 (n.d.l.r.).

2 • *Proche-Orient. Psychanalyse d'un conflit*, Seuil, Paris 2003, p. 199.

injectent régulièrement des millions de dollars dans l'assistance humanitaire, alimentaire et sanitaire dirigée par l'UNRWA (Office des Nations Unies pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient). Cette organisation, qui existe depuis 1948, doit nourrir 70 % de la population palestinienne, y compris dans la vieille ville de Jérusalem. Selon Guy Serri, coordinateur des opérations dans les Territoires occupés, l'UNRWA investit tous les six mois plus de 100 millions de dollars pour faire face à une situation sanitaire qui se dégrade de jour en jour. Les fonds d'urgence sont couverts par des contributions volontaires. Le meilleur donateur ? Les Etats-Unis. Le mauvais élève de la classe : la France !

L'immense problème, dans les Territoires et dans toute la Palestine, c'est l'emploi, l'éducation et la santé. Plus personne ne peut payer une hospitalisation. La Palestine est devenue, affirme un haut fonctionnaire du Ministère des affaires étrangères israélien, « un îlot de misère dans un océan de prospérité ». En réalité, l'économie israélienne subit elle aussi les sévères contrecoups de l'Intifada. L'ensemble du pays se paralyse, tandis que l'obsession sécuritaire et son corollaire, la haine réciproque des deux communautés, prennent des proportions gigantesques. Avec la construction du mur, la prochaine empoignade est programmée.

Des chrétiens engagés

Pourra-t-on échapper au pire ? Curieusement, les excès de la droite israélienne et l'inertie de l'Autorité palestinienne, qui favorise le recours aux attentats kamikazes, provoque un sur-saut d'énergie de la société civile dans les deux camps. Dans ce contexte, le

travail des chrétiens est remarquable et il est temps de le souligner.

Malgré leur petit nombre - à peine 2 % de la population - les chrétiens d'Israël et de Palestine ont conscience de jouer un rôle tampon entre les communautés juive et musulmane. « S'il n'y a plus de chrétiens ici, affirme Bernard Sabella, sociologue enseignant à l'Université catholique de Bethléem, le conflit opposera les juifs aux musulmans. De politique, il deviendra religieux. »

Parmi les lieux où se forge l'espoir d'une réconciliation, le monastère de la Résurrection, à Abu Gosh, à mi-chemin de la route de Jérusalem-Tel-Aviv, occupe une place originale. Les religieux bénédictins, bientôt rejoints par une communauté féminine, sont arrivés en 1976 en provenance de l'abbaye du Bec-Hellouin. Parmi eux, Jean-Baptiste Gourion, leur prieur actuel, ordonné le 9 novembre 2003 évêque auxiliaire de Mgr Michel Sabbah, patriarche de Jérusalem. Ce religieux de 69 ans, d'origine juive, s'est converti au christianisme à l'âge de 22 ans. Son ordination épiscopale répond à un souhait de Jean Paul II qui voulait donner un évêque à la modeste communauté hébraïsante d'Israël, à peine 400 fidèles « qui sortent de la clandestinité ».

Naplouse, affiches à la gloire de Palestiniens « martyrs » ou prisonniers.



Le site d'Abu Gosh, avec son église fortifiée de l'époque des Croisés, est visité par des touristes juifs qui, dans ce cadre apaisant, se reposent de la lourdeur quotidienne. Les soldats israéliens viennent y recevoir des rudiments d'histoire du christianisme. Les familles de la région apprécient les jardins de l'église de Qiryath Yéarim, toute proche. Par beau temps, c'est un cadre idéal pour le pique-nique du sabbat ou pour entendre des concerts de musique sacrée. Tout cela au demeurant n'empêche pas le patriarche latin de Jérusalem, Mgr Michel Sabbah, de marteler sa conviction de toujours : « La donnée essentielle du conflit est tout simplement l'occupation d'un peuple par un autre. »³

Sur le terrain éducatif et caritatif, ce ne sont pas les efforts qui font défaut. Mentionnons la Maternité des Filles de la Charité (sœurs de Saint-Vincent-de-Paul) à Nazareth : 3000 accouchements par an, pour une écrasante majorité de mères musulmanes. Le financement de cet hôpital gratuit est couvert en partie par le gouvernement israélien et par la France. Mais avec deux autres établissements privés à Nazareth, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul partagent un bassin de population estimé à 185000 personnes. Et il n'existe, sur le secteur, aucun établissement hospitalier gouvernemental ! Or, parmi cette population, il faut compter les 70000 habitants de Nazareth « l'ancienne » et les 45000 immigrants de « Nazrat Illit », une ville nouvelle construite sur les hauteurs de la cité de Jésus en 1950 et peuplée exclusivement de ressortissants juifs ! Autant dire que Tel-Aviv profite largement de l'ouverture d'esprit des religieuses hospitalières.

Comment ne pas citer encore le Caritas Baby Hospital de Bethléem ou la Crèche de Bethléem, que dirige Sœur

Sophie, pour enfants abandonnés ou issus de familles en grande difficulté ? Ces institutions sont placées sous l'Autorité palestinienne mais héritent, elles aussi, de la situation chaotique créée par les bouclages incessants de Bethléem ou par les barrages permanents de l'armée.

A Bethléem encore, l'Université catholique dirigée par les Frères des Ecoles Chrétiennes compte 2100 étudiants, dont 65 % de musulmans. Un pourcentage identique de filles montre que cette institution, douze fois fermée de force par les Israéliens depuis sa création en 1973, ose bousculer les traditions « communautaires ». Mais, chose étonnante, une grande partie de ses étudiants et étudiantes ne sont jamais allés à Jérusalem, que moins de 10 km séparent de la ville natale du Christ ! Motif ? Interdiction de sortir de Bethléem. Ces mesures discriminatoires imposées par Tel-Aviv relèvent d'objectifs non avoués mais patents. Elles cherchent surtout à pousser les jeunes Palestiniens à quitter définitivement le pays. Les dirigeants de l'Université, eux, ne renoncent pas : « Nous devons aider ces jeunes à sortir par le haut de l'obsession de la peur et de la confrontation avec Israël. »

Même son de cloche à l'Université du prophète Elie qui vient d'ouvrir ses portes à Ibillin en Galilée, non loin de Nazareth, grâce à la ténacité du Père Elias Chacour. Elle accueille des étudiants et étudiantes des trois religions juive, musulmane et chrétienne. Le Père Chacour, « une forte tête », a vu jadis son village détruit par l'armée israélienne. Pour sortir du conflit « par le haut », il fait lui aussi le pari de l'école. « Le salut d'Israël est de nous convertir

3 • Homélie de la Messe de minuit, 25 décembre 2003, à Bethléem.

les uns aux autres. » Avant de créer un niveau universitaire « chapeauté » par l'Université d'Indianapolis (Etats-Unis), le père Chacour avait ouvert un jardin d'enfants, une école primaire, un collège secondaire, un institut pour surdoués et une école normale d'instituteurs. Son regret : aucun étudiant - puisqu'on est en Galilée, donc en territoire israélien - ne peut venir de la Cisjordanie palestinienne. Ce simple fait résume la situation actuelle : la volonté de surmonter le conflit est bien présente, mais les obstacles politiques brisent l'élan qui permettrait de conclure un accord.

Recrudescence du débat

En attendant une paix hypothétique, les langues se délient et Israël montre qu'il est une société de débat. Dans les polémiques dont la presse locale fait ses choux gras, on retiendra le coup de sang d'Abraham Burg. Cet homme encore jeune (48 ans) a déjà une carrière prestigieuse derrière lui. Fils d'un pilier du Parti national religieux, il fait partie des leaders de la gauche israélienne. Il fut le président de la Knesset (Parlement) de mai 1999 à janvier 2003. Il a donc « servi » sous deux premiers ministres, Ehoud Barak et Ariel Sharon. L'an dernier, il a publié en anglais et en français un article fracassant : « La révolution sioniste est morte ». ⁴ Passé des arcanes du pouvoir aux coulisses de l'opposition, Abraham Burg fut l'un des négociateurs, aux côtés de Yossi Bellin, de la fameuse *Initiative de Genève*, signée à Genève en décembre 2003. Lui aussi est accablé par l'angoisse concernant la destruction d'Israël, mais il en

tire des conclusions nouvelles. « Je vous jure, déclarait-il à un journaliste de *Ha'Aretz*, qu'il y a des nuits où je ne puis fermer l'œil parce que je suis un occupant... Il est clair que nous devons lutter contre le terrorisme, mais cette lutte doit être calme, audacieuse, habile et silencieuse. La guerre contre le terrorisme ne peut réussir sans qu'on ouvre les fenêtres et qu'on laisse l'autre société respirer l'air de l'espoir. » ⁵

Ces propos ont fait sensation en raison de l'autorité de celui qui les prononçait et de ses prises de position antérieures, mais surtout parce qu'ils osaient remettre en cause le sens même du sionisme : « Si le sionisme, ce sont les colonies, je suis antisioniste. » Les propos de Burg furent traités de « vision adolescente. »

Ce visionnaire qu'on n'attendait plus n'est pas un cas isolé. Le rabbin Philippe Haddad ne ménage pas ses critiques, tout en restant viscéralement attaché à la foi d'Israël. Ce qui lui permettait d'affirmer, en novembre dernier, sur la place du Mur occidental de Jérusalem et devant deux cents pèlerins chrétiens venus de France : « Jérusalem, cela signifie le lieu de la crainte et le lieu de la paix... Cette expérience de Jérusalem, c'est le sens du sionisme. Ce mot est galvaudé, terni par la situation conflictuelle dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui... Le sens du sionisme, c'est d'abord le sens de la responsabilité de la paix. »

Faire la paix tout seul, pour soi, c'est de l'orgueil. Aujourd'hui, l'orgueil, lui-même dominé par la peur de l'autre, obère l'avenir. Mais avec des hommes de la trempe de Burg, Haddad et beaucoup d'autres, Israël retourne vers le camp de l'éthique et de l'équité. La paix est au point mort, mais l'espoir germe encore.

A. L.

4 • *Le Monde*, Paris 11.09.03.

5 • In *Le Courrier International*, n° 684, Paris 11-17 décembre 2003.

Albert Jacquard

Stjepan Kusar répond à Albert Jacquard à propos de son ouvrage sur « Dieu ? » (in « choisir », n° 528, décembre 2003, pp.14-17). Affirmer que ce livre « n'aurait pas valu la peine d'être écrit » et qu'il ne mène « à rien de nouveau » me paraît violent. Quel contraste avec l'humaniste Albert Jacquard, qui retient de Jésus l'invitation à « regarder les autres comme des sources et non comme des dangers ». Maurice Zundel savait dialoguer avec les artistes et les scientifiques. Il aurait partagé certaines réflexions d'A. Jacquard, notamment sur la toute-puissance de Dieu, l'acte créateur, l'incarnation, la filiation divine, la catholicité. Paul VI était, lui aussi, insatisfait du Credo traditionnel et avait publié en 1968 le « Credo du peuple de Dieu » pour répondre à des questions nouvelles.

Non, Albert Jacquard n'est pas ce savant borné, arrogant, autosuffisant, esclave de préjugés scientistes. Il s'arrête au seuil du divin mais ne l'exclut pas. Il prend l'exemple d'un cercle. Pour le tracer, il a fallu un point central, lequel « peut disparaître sans pour autant perdre la réalité ». Et l'humaniste d'ajouter : « Cette métaphore rend peut-être moins douloureux le silence de Dieu qui bouleverse tant parfois ceux qui tentent de s'adresser à Lui. » Un Dieu humble, fragile, n'exerçant pas la toute-puissance que beaucoup aimeraient lui donner. « Ne Lui attribuer ni le rôle du créateur ni la toute-puissance ne rapetisse pas Dieu ; cela permet au contraire à ceux qui recherchent une rencontre indicible de l'espérer avec plus de confiance. » Cela signifie également « prendre en charge nous-mêmes le devenir de notre domaine » et atteindre la grandeur inouïe de l'homme que Dieu respecte jusqu'au bout.

Science et foi peuvent s'enrichir mutuellement, s'émerveiller ensemble de la complexité du monde. Tel est le point de vue du dominicain Bruno Cadoré, théologien et spécialiste reconnu en bioéthique, et d'un autre dominicain, Jean-Michel Maldamé, auteur de « Science et foi en quête d'unité » (Cerf, Paris 2003, 368 p.). Même écho chez le philosophe

chrétien Guy Coq, qui refuse tout repli sur l'identitaire « parce que l'altérité de l'autre enrichit ma propre humanité » (« Documents épiscopaux », n° 14/15, oct.-nov. 2003).

C'est dans cet esprit d'ouverture et d'humilité qu'il faut lire Albert Jacquard et nous engager, comme il nous le propose, pour que notre foi ne reste pas lettre morte. Croire en Dieu, croire au Christ, en sa résurrection, laquelle échappe à tout raisonnement scientifique, doit amener, insiste-t-il, à la conversion : « Aimez-vous les uns les autres. » Le chemin inverse est aussi possible, précise le biologiste connu pour ses prises de position courageuses contre le racisme et l'injustice sociale. Le Christ ouvre des voies révolutionnaires et libératrices : « L'adhésion à son programme peut alors conduire à la foi en sa divinité et en sa résurrection. »

Joan Chittister, moniale bénédictine, a repris, comme Albert Jacquard, un à un, les articles du Credo (« Ce que je crois / en quête d'un Dieu digne de foi », Bellarmin, Montréal 2002). Elle les trouve beaux, mais figés et inadaptés. Ces articles de foi sont issus d'un autre contexte culturel et n'ont plus grand chose à nous dire, à moins de leur inventer un nouveau contenu. C'est ce qu'elle réalise, souhaitant que la communauté célébrante entre à son tour dans ce dynamisme intérieur, pour que l'expression de la foi devienne l'événement, participation joyeuse et active à la louange du Seigneur.

Sr Marie-Rose Genoud
Sion

La parole enchantée

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Fribourg

Il n'est pas incongru de se poser la question de savoir si, dans cette chronique, il convient de parler de films que les lecteurs en Suisse romande ou ailleurs n'auront probablement jamais l'occasion de voir. N'est-ce pas faire trop gratuitement de la cinéphilie élitiste que de rendre compte de ces œuvres qui ne toucheront de fait qu'un public restreint ? Ma conviction est qu'au contraire la qualité des films et leur profondeur doivent être les premiers critères du choix, et que ces articles peuvent, dans une humble mesure, contribuer par le bouche à oreille - disons plutôt ici l'œil à l'œil - à faire émerger quelques chefs-d'œuvre inconnus.

On ne peut donc cacher qu'un nouveau cinéaste est né récemment, un Américain amoureux de la langue française, comme le fut son compatriote et homonyme Julien Green. Eugène Green, poète, musicologue, amateur et metteur en scène du théâtre baroque, a fixé depuis 1969 ses goûts et ses références à Paris, et ne craint pas de s'inscrire dans une veine qui réussirait à réunir Bresson et Rohmer, sans exclure une admiration pour certains films d'Antonioni.

Son premier long métrage, *Toutes les nuits*, réalisé en 2001 dans une adaptation très libre de la première version de *L'Education sentimentale* de Flaubert, se passe en 1968 et les années qui sui-

vent. Deux très jeunes gens, des amis qui vivent dans une province française, suivent la diversité de leurs chemins dont l'intersection est constituée par une femme. Interne dans un pensionnat privé, Henri va tomber amoureux de la jeune épouse du directeur de l'établissement. Cet amour fou les amène à quitter la France pour les Etats-Unis, jusqu'à ce qu'Henri se lasse et l'abandonne. Mais il a tant écrit à Jules sur cette femme, qui est parvenue à avoir un enfant de lui, que son ami va l'aimer par procuration en quelque sorte. Jules voue à la femme qu'Henri a abandonnée un amour complet, absolu, sans jamais la rencontrer. Par la correspondance, lue en voix off, cette passion devient réciproque.

Cette histoire belle et insolite est traitée de façon quasi abstraite, sans que ne manque la dimension sensuelle et affective, étrange mélange dont la musique baroque peut donner une idée, elle qui allie la rigueur du cadre et le hiératisme des gestes à la séduction de la mélodie. Le cadrage est centré sur le détail, selon l'esthétique développée par Robert Bresson. Ainsi les différents personnages sont identifiés et même révélés par leurs chaussures ou par leurs mains, même si, évidemment, la caméra finit par scruter les visages purs et juvéniles des trois protagonistes.

Le film contourne la dimension psychologique pour arriver à une contemplation des passions, si l'on peut dire. La

Toutes les nuits
d'Eugène Green

Le monde vivant d'Eugène Green

« Révolution » de 1968 donne bien la liberté aux deux héros, mais c'est pour essayer de s'imposer à coup de slogans féministes ou maoïstes, qui sont ici moqués sans retenue. Green affirme clairement par ses dialogues que la beauté n'est pas une idée « bourgeoise » et qu'il existe un ordre du monde. Le procès idéologique, s'il peut paraître un peu lourd, est mené par l'ironie et la dérision qui ont, elles aussi, un rôle libérateur. Green permet au cinématographe d'opérer un réenchante-ment du monde en laissant opérer la grâce d'une esthétique distanciée.

Le second film de Green, *Le monde vivant*, est une œuvre encore plus achevée. Le réalisateur a réussi à prendre une meilleure distance par rapport à la dénonciation de l'idéologie en menant l'action selon la logique enfantine des contes de fées. Nous sommes transportés, avec les trois mêmes jeunes acteurs du film précédent, dans un Moyen Age de fantaisie, ou plus exactement littéraire, comme Rohmer avait fait avec *Perceval le Gallois* ou, différemment, Bresson avec *Lancelot du Lac*.

Deux jeunes chevaliers qui portent des jeans, mais n'en sont pas moins valeureux, l'un accompagné d'un chien décrété « lion » et l'autre qui se promène tout seul, se relaient pour délivrer une damoiselle retenue captive par un ogre, et accessoirement deux enfants conservés dans son garde-manger, en réminiscence de la légende de saint Nicolas. L'ogre est vraiment fourbe et, non content d'avoir reçu de la nature une force terrifiante, il tente de triompher par des ruses et des procédés indignes de la chevalerie, même modernisée. Heureusement sa femme, qui pourtant n'accepte pas d'être répudiée ni de trahir son ogre, par fidélité au lien conju-

gal, est du côté de la jeunesse. Tout se terminera bien avec la mort de l'ogre dont on ne verra la tête hideuse qu'une fois tranchée, selon le principe de la fragmentation. Les deux chevaliers avec leurs dames seront très heureux et auront sans doute quelques enfants. Tout cela donne une fantaisie qui sert de support à une affirmation sans complexe du surnaturel, à ne pas confondre avec la magie. Si un arbre enchanté vous retient par sa main verte, n'allez pas croire à une affabulation d'ignorants ; si un des chevaliers pénètre dans la haute tour par lévitation, ce n'est pas un phénomène mystique. Non, le langage de Green essaie de redonner tout son poids à la parole, celle de la loyauté contre la félonie, de la fidélité contre la tromperie, celle qui crée contre celle qui détruit, celle qui s'incarne aussi et manifeste le divin.

Cette parole est insérée ici dans une langue, la langue française, à laquelle il convient de donner sa perfection, celle du XVII^e siècle, avec ses liaisons ou ses prononciations devenues étranges, mais aussi sa modernité par quelques mots bien de notre époque.

Bien explicitement, Green met en œuvre la démarche que George Steiner décrivait dans *Réelles présences*,¹ lui-même venant de publier son *Essai sur la nature du cinéma* sous le titre de *Présences*.² Transsubstantiation du réel qui découvre l'authenticité des choses et des êtres : cette manière de voir n'est nullement mystification ou idolâtrie, mais reconnaissance heureuse de l'invisible. Green nous en ouvre le chemin à la fois familier et mystérieux.

G.-Th. B.

1 • Gallimard, Paris 1990.

2 • Desclée De Brouwer, Paris 2003, 270 p.

Albert Anker (1831-1910)

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne d'art et d'archéologie,
chargée de cours à l'École du Louvre

Nul ne songerait à contester l'appartenance d'Albert Anker à la Suisse, tant les racines et l'œuvre elle-même attestent des origines de l'artiste. Pourtant, malgré son attachement à sa Suisse natale, ce dont se fait l'écho son œuvre entière, le peintre s'inscrit par bien des aspects dans un contexte plus largement international.

Tout d'abord par sa formation parisienne à l'École des Beaux-Arts, sous l'égide de son compatriote Charles Gleyre. Ce dernier avait sacrifié à la tendance néo-grecque lancée par le peintre Jean-Léon Gérôme. *Joueurs d'osselets* témoigne par le sujet emprunté à une antiquité idyllique, la clarté des couleurs et la suavité de facture, de sa dette envers son maître. Pour ces raisons, Albert Anker se rattache à ce que l'on a désigné sous le vocable devenu péjoratif d'académisme, bien que ce terme qualifie aussi, sans connotation de jugement, un type d'enseignement prôné par l'École des Beaux-Arts, qui privilégie la composition et le dessin.

Ce séjour parisien eut pour autre effet de le confronter au contexte des années 1850, marqué par le réalisme. Ce mouvement fut peut-être le seul à pénétrer en Suisse de manière sensible : il s'accordait sans doute mieux au tempérament helvétique que le plus tardif impressionnisme.

A l'évidence, les innovations d'un Courbet, le renouvellement de l'iconographie et ses préoccupations socialisantes ont affecté l'orientation empruntée par Albert Anker, cela en dépit de ses réserves à l'égard du chantre du réalisme. « Il était bien inégal », écrivait-il en 1898 à l'inspecteur du Musée d'Art de Berne. La comparaison entre *L'Enterrement à Ornans* et *L'Enterrement d'enfant*, présenté au Salon de 1864, rend compte de la dichotomie entre le peintre suisse et le réalisme. Anker n'aura jamais l'audace révolutionnaire d'un Courbet. Bien qu'il se dédie comme Courbet à la représentation de la vie quotidienne de classes défavorisées, sa facture demeure d'une minutie très classique.

Le goût du passé

Cette thématique prend un relief particulier au moment de son installation définitive en Suisse. Ce courant, unanimement illustré en Europe, résultait largement du développement d'une conscience nationale. La révolution industrielle explique ces inquiétudes quant à la disparition des traditions maintenues en milieu rural. Ces craintes, largement partagées par les peintres du XIX^e, inciteront Albert Anker à des représentations nostalgiques de scènes campagnardes. *La*

expositions

Fondation
Pierre Gianadda,
Martigny,
jusqu'au 23 mai.

expositions

Soupe des pauvres, *Paysan payant son intérêt* et *Une Sortie d'église* célèbrent une certaine moralité qui encense la famille, les vertus du travail et l'innocence de l'enfance. *Ecole de campagne dans la Forêt-Noire*, première peinture d'Anker présentée au Salon en 1859, se situait déjà dans cette veine. A l'instar du peintre allemand de Düsseldorf Rudolf Jordan et de l'artiste suisse Léopold Robert, Albert Anker donnera des gages à une peinture pittoresque, conservatrice d'un certain folklore. Cette iconographie avait son équivalent littéraire en Suisse, avec l'écrivain romantique Jeremias Gotthelf, et en France, avec les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* qui parurent en fascicules de 1820 à 1878. Anker connaissait le succès remporté à Paris par cette iconographie régionaliste, d'autant qu'à celle-ci s'ajoutait l'exotisme relatif de la Suisse dont la plupart des œuvres d'Anker s'inspiraient. Le XIX^e siècle était historiciste et Albert Anker avait aussi le goût du passé, ainsi qu'il

Amitié (1879).



le démontre dans *Le Baptême*, qui fait revivre une Suisse passiste, respectueuse des sacrements.

Anker n'a jamais vraiment cessé d'entretenir des liens avec sa ville natale. Dès 1859, il installa son atelier dans le grenier de la résidence familiale d'Anet, dans le canton de Berne. La cité lui a prodigué sans fin des éléments propres à exalter son imagination en sujets édifiants qui, dans un langage familier, mettent en image les principes fondamentaux de la morale chrétienne.

S'il quitta définitivement Paris en 1890 pour la ferme familiale d'Anet, il continua d'exposer au Salon et fut considéré de son vivant comme un artiste international. Paris était incontournable pour tout peintre à l'ambition moins grande que la sienne. « Si l'on veut vraiment le succès, soulignait Knaus, et qu'on a fait quelque chose de bon, il n'est qu'une seule ville, et c'est Paris. » La voie du succès incitait Anker à souligner ses origines nationales par l'iconographie sans ambiguïté, mais même si ses œuvres correspondaient aux goûts du moment et en particulier à ceux des collectionneurs américains et français de l'époque, le peintre portait un authentique intérêt aux coutumes dont il pensait la disparition proche. Son atelier de Berne, transformé en fondation depuis 1994, compte une collection de pièces de mobilier et d'objets usuels qui agrémentaient ses scènes de genre (tel siège rustique figure dans vingt-neuf toiles exécutées entre 1863 et 1900) et qui seraient dignes de figurer dans un musée des arts et traditions populaires. Il recourait aussi, comme tout peintre soucieux de faire revivre les siècles passés, à un fonds de vêtements d'enfants des XVIII^e et XIX^e siècles.

Paradoxalement, il ressort de cette analyse le caractère à la fois local et international de l'artiste. Son engouement pour une culture populaire et un patrimoine régional était en effet largement répandu auprès des peintres de sa génération, en Europe et au-delà. Anker se rattachait au réalisme académique, qui ne fut pas un mouvement constitué mais plus précisément une tendance. Celle-ci se complaisait à la représentation du petit peuple saisi dans son quotidien. L'œuvre du Suisse était en tout point comparable à celle de ses contemporains, l'Alsacien Bion, le peintre autrichien Waldmüller ou Benjamin Vautier.

Convictions évangéliques

L'œuvre d'Anker était conforme à sa personne, profondément influencée par ses convictions évangéliques. Avant d'embrasser la carrière de peintre, Anker avait poursuivi des études de théologie en Suisse, puis à Halle, en Allemagne. *Luther au cloître d'Erfurt* peut se lire comme la métaphore des doutes du peintre concernant sa vocation apostolique et de sa crainte du désaveu paternel : « Si je voyais que ce fut le plus grand malheur pour mon père de me voir entreprendre ces études, je laisserais là mes projets et ne serais artiste que dans mon cœur ; j'aime encore mieux la paix que la peinture. » On sait qu'Anker et son compatriote Ehrmann étaient assidus des sermons d'Athanas Coquerel, transfuge du protestantisme libéral. Peintre, il demeura fidèle à ses croyances, comme le laisse entendre ses thèmes de prédilection aux accents protestants.

Deux âges de l'homme ont été privilégiés par l'artiste, l'enfance et la vieillesse, ces deux pôles symboliques de

l'existence. Les scènes empruntées à la vie quotidienne illustrent des vertus chrétiennes. Tel vieillard nous est dépeint lisant la Bible. *La Soupe des pauvres*, *La Crèche* ou les célébrations des vendanges diffèrent du réalisme militant d'un Courbet et montrent du même coup l'indépendance d'Anker. Sa vision est moins sombre que celle d'un Zola, bien que les milieux sociaux soient les mêmes. A l'inverse, on a ce sentiment d'être confronté à un monde idéal. L'industrialisation n'affecte ni n'altère ce monde. Les progrès sont perçus sans effroi comme des sources d'amélioration, tel son propos quant à la construction des chemins de fer ou la scolarité obligatoire. Le ton est juste, sans sublimation ou sentimentalisme.

Albert Anker n'était pas un artiste hors du temps et c'est l'intérêt de son œuvre de refléter une histoire du goût, en lien avec les faveurs dont faisait l'objet la peinture académique. Il est aisé d'ironiser aujourd'hui sur ces tendances un peu surannées, il reste que ce goût était largement partagé par ses contemporains et qu'il valut au peintre suisse l'honneur et la notoriété.

Malgré les avant-gardes et l'impressionnisme largement reconnu au début du siècle, Anker demeura fidèle à sa formation académique, à un idéal et à une certaine conception du métier, de l'art et de la beauté. Sa vie et son œuvre démontrent combien l'histoire est plurielle et que, parallèlement à l'histoire qui s'écrit et que retient la mémoire collective, il existe une histoire parallèle, différente et sans laquelle la réalité est fautive parce que lacunaire.

G. N.

Charles du Bos

Beaucoup d'encens et peu de soufre

●●● Gérard Joulé, Lausanne

Charles Du Bos,
Journal (1920-1925),
Buchen/Chastel,
Paris 2003, 1092 p.

La vie de Charles du Bos est toute littérature. Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit le contraire de la vie, selon le préjugé dont la littérature est trop souvent victime. Du Bos dénonce précisément ce préjugé à l'aide d'un mot admirable de John Keats qu'il aimait à citer. A la question : « Qu'est-ce donc que la vie ? », Keats répondait : « C'est la vallée où se façonnent les âmes. » Et Du Bos d'ajouter : « Sans la vie, la littérature serait sans contenu ; mais sans la littérature, la vie ne serait qu'une chute d'eau ininterrompue, privée de sens, qu'on se bornerait à subir, et que l'on serait incapable d'interpréter, de canaliser. » La littérature remplit une fonction hydraulique ; elle capte, recueille, conduit, élève le niveau des eaux. Elle est aussi l'électricité que l'homme fait jaillir de cette chute.

La vie de Charles du Bos fut celle d'un homme qui aimait à se réclamer de la définition de Térence : « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Ce mot d'humain aurait toutefois besoin d'être défini, car je suis bien sûr qu'il y a des pans de la nature humaine et des domaines entiers de la littérature que Du Bos n'a pas explorés, les jugeant peut-être en dessous de l'idée qu'il se faisait de la dignité ou de la bienséance humaine. Du Bos ne fait pas mystère, par exemple, de nous dire que le monde des passions peint par Balzac lui paraît grossier et débraillé. Je gage que Céline ne devait pas, lui non plus, entrer dans sa définition de l'humain.

Les préférences de Du Bos le portent naturellement du côté du subtil et du transcendant, là où l'exquis rejoint l'idéal, où la poésie tend la main à une certaine religion, où les muses inclinent au piétisme, du côté où l'on trouve à la fois Plotin et Novalis, l'abbé Brémond et Joseph Joubert. Mais on croise également dans ce cabinet de lecture des astres de moindre envergure, tels que Paul Bourget, Boylesve ou Jean-Louis Vaudoyer, tous fins lettrés et habiles romanciers au demeurant. Car rien de ce qui est beau en littérature, en musique et en peinture - ces trois muses marchent toujours de compagnie chez lui - ou de ce qui a l'intelligence du beau ne lui était indifférent.

La vie terrestre de Du Bos se passa donc à marcher vers des salles de concert, des expositions de peinture ou tout simplement de son appartement de l'île Saint-Louis à sa villa de la Celle-Saint-Cloud, avec sa serviette bourrée de livres et de carnets de notes ; ou encore à aller plus loin pour donner un cours dans une université catholique aux Etats-Unis, en lisant et en relisant beaucoup de choses et toujours à fond ; à écrire enfin ce qu'il lui était le plus naturel d'écrire : son *Journal*.

« Ma nature est à ce point religieuse, écrit-il dans son *Journal*, qu'elle l'est partout, dans toutes les zones de la poésie, de la musique, de l'art, du sentiment, des relations avec les autres... » Faut-il ajouter qu'il est heureux

que la foi - une foi dogmatique, précise et vertébrée, telle que la catholique - ait fixé certaines des dispositions étonnamment flottantes de cette sensibilité si religieuse.

Son *Journal* témoigne de ce qu'un tel amour a exigé de Charles Du Bos toutes les journées et toutes les heures de sa vie. Jusqu'à la quarantaine, il avait gardé envers la littérature une attitude d'amateur, d'amateur éclairé, mais d'amateur toutefois, au sens que Valéry Larbaud aimait à donner à ce beau mot. C'est-à-dire que par des lectures innombrables, il avait amassé une culture d'autant plus étendue que son héritage naturel reposait sur un double fondement, français et anglais (du côté maternel). Quant à écrire lui-même, il s'en était gardé jusque-là par une sorte de terreur sacrée pour le don de création littéraire.

Sous d'amicales pressions, il se décide enfin, et c'est l'une des grandes dates de sa vie, celle du 13 décembre 1919 qu'il note comme telle dans son *Journal*. C'est la date où l'homme du monde qu'il avait été se convertit à la littérature active et où il entre en littérature comme il serait entré en religion. Mais justement, et nous aurons peut-être l'occasion d'y revenir, ce n'est pas en religion qu'entre Du Bos, mais en littérature. Et selon comment on voit la chose, la littérature est séparée de la religion par l'épaisseur d'une plume d'aile d'ange ou par toute la largeur et la profondeur du fleuve Styx.

Toujours est-il que Du Bos aborde la littérature avec une âme toute religieuse. A l'autel des Muses, il sera toujours l'officiant et le prêtre. Jamais l'amant ou même l'époux. Dans quelle chambre nuptiale les noces de Du Bos et de la littérature ont-elles eu lieu ? Car on ne peut tout de même parler de mariage blanc.

Tout le monde a longtemps cru que Du Bos était toujours riche, car il l'avait été un certain temps et que son exquise politesse d'homme du monde l'empêchait de parler d'argent. Mais son *Journal* nous le montre bien souvent en train de faire l'addition décevante des maigres ressources que lui rapporte tel ou tel article. Ce qu'on appelle gagner sa vie était au-dessus ou au-dessous de ses capacités. Entre la vie pratique et lui s'était élevée, sans qu'il y eût prêté la main le moins du monde, une sorte de muraille de Chine. Il lui fallut donc se contenter des besognes mal payées par les éditeurs que sont les directions de collections et les choix de manuscrits.

Impossible tri

Son *Journal* reçoit l'excédent des pensées moissonneuses à travers toutes les récoltes de la connaissance et de la dégustation. L'immense information que Du Bos avait engorgée autour de chaque livre et de chaque auteur se déverse pêle-mêle dans ce fourre-tout qu'on nomme « un journal littéraire ».

Notre-Dame de la Route

*Apprendre à prier,
à l'école de saint Ignace,*
du 2 au 4 avril (ve 20h - di 16h)

avec **Françoise Giraud**
et **Pierre Émonet s.j.**

Informations et inscriptions :

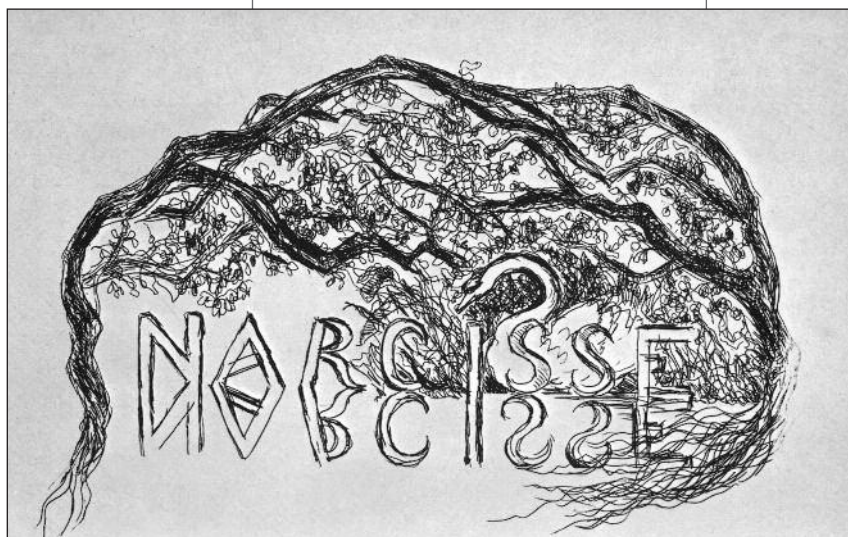
Notre-Dame de la Route,
17 ch. des Eaux-Vives, 1752 Villars-sur-Glâne
☎ 026 409 75 00, secretariat@ndroute.ch

L'article enfin écrit avec un scrupule infini, Du Bos garde les mains pleines de tout ce qu'il n'a pas dit, et cela fait un autre texte aussi riche que le premier. C'est ainsi que son *Journal* s'accroît de tous les prolongements que laisse en lui un entretien ou une correspondance avec tel ou tel. Ce tel ou tel étant le plus souvent un Gide, un Claudel, un Mauriac ou un Valéry.

Cela nous mène dans des méandres qui ne sont pas sans rappeler les incidentes de Proust, où il nous arrive de nous demander si la clé même de la critique n'est pas en train de glisser des mains ouvrières de Du Bos, cette clé qui est dans le mot « choisir » et qui, faute de ce sésame, ne peut rien ouvrir. C'est même assez stupéfiant d'intellectualisme.

Seulement cette critique, toute raffinée qu'elle est, reste humaine et subordonnée à ce qu'on pourrait appeler l'élévation spirituelle de l'âme. Nous n'avons pas encore versé dans l'intellectualisme conceptuel et scientifique d'un Barthes. Il y a de l'Amiel chez Du Bos, Amiel à qui du reste sont consacrées, comme par une rencontre symbolique,

« Narcisse », dessin de Paul Valéry.



les premières pages du *Journal*. Du Bos est un homme qui pense qu'il pense, et qui pense devant sa pensée comme Narcisse ou Brummell devant son miroir, pendant que monte inlassablement l'édifice analytique de ses raisonnements qu'augmente chacune de ces minutes pensives recueillies, comme un dandy échafaude la pièce montée de sa cravate. Ce journal est par ailleurs dicté. Il n'est pas écrit seul à seul dans le silence de l'âme. C'est une dictée d'idées en marche. Non que le moi de Du Bos ne s'y cherche sans cesse - et c'est le cas de dire ici que qui cherche est assuré de ne pas trouver.

A suivre ce voyageur dans le désert de ses notes et de ses citations, on finit par avoir soif d'une détente de l'esprit qui nous laisserait reprendre contact avec une vie et une nature qui ne seraient plus appréhendées à travers le filtre ou le microscope de l'art. On donnerait mille de ces pensées ingénieuses et profondes pour un pavé sous les pieds ou une goutte d'eau sur le crâne. Le cher Charles Du Bos n'aurait pas pu prendre à son compte l'éloge qu'il décerne à Valéry, d'être un homme à qui la littérature ne faisait pas oublier la vie, le monde et même le demi ou le quart-monde.

Aspiration à l'émotion

Au lendemain de sa conversion, Du Bos éprouva la nécessité, ressentie par plus d'un néophyte, de rencontrer le démon. « Ce qui me fait encore complètement défaut, écrit-il, c'est l'état intérieur qui pourrait donner

le ton que je souhaite pour aborder le thème du démon. J'en suis à un tournant où je voudrais dépouiller, une fois pour toutes, ce ton d'argumentation tout intellectuelle, qui est trop le ton de "l'avoir raison", et rejoindre une nappe d'émotion qui me porterait jusqu'au rivage final. Sans doute qu'il est impossible de vraiment parler du démon sur le plan de l'argumentation pure. »

Cette petite phrase donne le ton de tout le *Journal* de Du Bos et la clé de sa problématique. Les curés de campagne de Bernanos ne se demandaient pas, eux, comment ils allaient pouvoir faire pour rencontrer le démon ni ce qu'il fallait faire pour lui être présenté. Ils le rencontraient tous les jours derrière les barreaux de leur confessionnal, ils vivaient sous son soleil, ils tremblaient dans sa nuit. Ils le croisaient au détour d'un sentier quand celui-ci venait leur proposer de les aider à porter un moment leur croix.

Pareil besoin (Gide l'éprouva lui aussi, mais il y avait chez Gide une part, si j'ose dire, naturellement démoniaque qui manquait singulièrement à Du Bos) semble aviver le goût de Dieu. Il témoignerait chez certains tempéraments de l'insatisfaction où les laisse le commerce des réalités divines.

Que pour Du Bos ces réalités aient été du domaine de l'expérience sensible, que la vie religieuse, au lieu de l'affranchir de sa jouissance d'esthète, n'ait au contraire été que le suprême objet de cette délectation, maintes pages du *Journal* en témoignent. Valeur, profondeur, qualité sont des termes parfaitement interchangeables sous sa plume ; ils désignent des facteurs d'atmosphère affective. Et la poursuite de cette atmosphère - depuis sa jeunesse jusqu'à l'époque de son *Dialogue avec André Gide* - à travers toutes sortes de contrariétés matérielles et physiques

constitue le fond vital de sa vie intérieure, ou mieux, de son temps vécu. Par plus d'un trait, le génie créateur excepté, Du Bos évoque Proust et se dit lui-même un Proust chrétien. Or rien ne jure tant que l'accouplement de ce nom et de ce qualificatif. Quand il observe chez Gide l'absence d'afflux, de remontée de la mémoire, par opposition à Proust, il définit un aspect de sa propre appréhension des choses et des êtres. La remontée de la mémoire est bien constitutive de l'atmosphère sans laquelle Du Bos ne saurait respirer. Ainsi ses propres expériences religieuses, telles qu'il les relate dans son *Journal*, sont des objets de délectation morose sous couvert de problèmes spirituels. Il déguste et mastique la religion comme Hamlet déguste et mastique ses doutes et ses terreurs.

C'est là l'écueil d'une nature « angélique et religieuse » que de voir le mal où il n'est pas toujours, disons dans une certaine vulgarité, un certain laisser-aller de la vie, et de ne pas le voir là où parfois il se dissimule le mieux, dans le froissement d'une aile d'ange et dans un certain raffinement de la vie « intérieure ».

G. J.

La dépression

Dr Dominique Megglé,
La dépression
Comment l'éviter et
comment s'en sortir
 Presses de la
 Renaissance,
 Paris 2002, 316 p.

La société éclatée actuelle provoque des déséquilibres en divers domaines. Les observations et les analyses concernant le comportement humain mettent en évidence le « mal-être » au quotidien.¹ Psychologues et psychiatres parviennent difficilement à répondre aux attentes des personnes fragilisées intérieurement.

L'être humain, mystérieux dans ses connexions internes, exploré par de multiples savants, laisse percevoir un univers immense de réactions, de sentiments, de pulsions et de désirs. Le rôle des psys consiste à détecter ces mouvements internes, uniques pour chaque personne. On pense à Freud et à Jung ; mais quantité d'autres spécialistes ont pris le relais, exposant leurs manières de voir. Avec intérêt, nous découvrons ce foisonnement de recherches et de théories. Dominique Megglé nous explique la nature de ces travaux, leurs conclusions positives et aussi... limitées.

Riche d'une longue expérience en France et en Afrique noire, D. Megglé a réalisé des travaux en biologie et en psychiatrie transculturelle, avant d'orienter ses recherches sur la psychothérapie. Après dix-huit ans en milieu hospitalier, il exerce en libéral depuis cinq ans. Ancien psychiatre des hôpitaux des armées, membre titulaire de la Société médico-psychologique, président de la Confédération francophone d'hypnose et de thérapies brèves, il est l'auteur notamment des *Thérapies brèves* et du best-seller *Le Moine et le psychiatre*. Cette longue expérience lui permet de porter un regard nuancé sur la manière de rejoindre les patients déprimés. Condi-

tion essentielle : écouter le patient, lui montrer qu'il est reconnu dans sa souffrance. « Le déprimé doit se sentir compris et rejoint dès le premier contact. » « Chaque déprimé vit une expérience unique et nous devons le stimuler pour qu'il réponde, pour qu'il fasse quelque chose d'utile pour lui... ou dans son univers social. »

L'auteur aborde de nombreux aspects liés à la dépression : l'épidémie de suicides, les médicaments et les industries pharmaceutiques, les crises, les deuils, les thérapeutes déprimants, l'instabilité des couples, la déferlante pornographique, la méfiance en politique, l'indifférence religieuse,² le harcèlement moral au travail, etc...

L'écriture alerte ainsi que les multiples faits concrets évoqués rendent la lecture de ce livre agréable. Le tout forme une radioscopie pertinente de l'état actuel des thérapies. Les observations sur les causes constituent aussi une analyse perspicace de notre société.

Willy Vogelsanger

1 • Selon l'OMS, plus de 120 millions de personnes seraient touchées par la dépression (n.d.l.r.).

2 • Du 13 au 15 novembre 2003 a eu lieu, sur le thème de la dépression, la dix-huitième Conférence internationale du Conseil pontifical pour la pastorale des services de la santé. Pour les participants, la dépression pathologique ou simplement existentielle est devenue une épidémie surtout en raison de la culture de l'absence de sens. La dépression n'a pas simplement un aspect médical mais aussi social, dans la mesure où elle se développe en l'absence de références éthiques claires et d'une vie spirituelle nourrie par la Parole de Dieu (n.d.l.r.).

■ Spiritualité

Pierre Stutz**Gérer sa crise en confiance***Lettres à quatre grands mystiques*

Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 168 p.

Mieux qu'un traité, les lettres personnelles adressées à quatre grands mystiques donnent à ce petit livre un ton intime et percutant. Elles ont le mérite de faire entrer le lecteur dans le dialogue intérieur de l'auteur et de le renvoyer ainsi à la singularité de son propre parcours.

Pierre Stutz a trouvé recours auprès de mystiques devenus experts en humanité grâce au radicalisme de leur expérience. La vertu de cet ouvrage est de montrer comment de grands textes de la tradition spirituelle aident concrètement en temps de crise. De nuit avec Jean de la Croix, nous comprenons qu'une vie nouvelle éclôt là où tout semble perdu. Des demeures parcourues avec Thérèse d'Avila, nous saisissons comment elles ouvrent, grâce aux exemples que l'auteur donne de sa propre vie, à une meilleure connaissance de soi. De l'abandon de Tauler, nous comprenons qu'il nous fait entrer dans la profondeur où la Source jaillit. Quant à Hildegarde von Bingen, comment ne pas être sensible à la justesse de ses écrits, notamment dans les domaines de la relation à la Création et à la sexualité ? Le style simple dénote une fréquentation attentive et amoureuse des écrits. L'authenticité du dialogue intérieur que l'auteur mène dans la reconnaissance de ses fragilités donne le goût au lecteur d'aller vers sa vérité. La lecture d'un tel ouvrage est en ce sens une thérapie existentielle et spirituelle pour tous ceux qui pâtissent de la perte de sens et de foi.

Luc Ruedin

Richard Schaeffler**Le langage de la prière***Essai d'analyse philosophique*

Cerf, Paris 2003, XII + 148 p.

L'ouvrage de Richard Schaeffler peut au premier abord décourager le lecteur. Qui persévère sera toutefois récompensé : il comprendra mieux ce qu'il fait quand il prie. Acte de langage particulier, la prière est décrite et analysée avec rigueur. Car savons-

nous ce que nous faisons lorsque nous parlons à Dieu dans la prière ? En effet, Dieu n'a besoin ni d'être informé (Dieu sait tout) ni d'être motivé (Dieu est bon).

L'auteur, explorant les effets de l'invocation du Nom de Dieu, envisage la prière comme le récit de deux histoires - celle de Dieu et celle de l'homme - se déployant dans les formes du remerciement, de la plainte et de la demande. Au fil des pages, nous comprenons comment prier ouvre celui qui s'y livre à un monde nouveau.

Récusant tout concept *sur* ou *de* Dieu, celui qui prie s'engage dans une relation qui tisse son identité religieuse narrative. Prier est avant tout pragmatique. Invoquer Dieu, c'est, en trouvant son identité originelle, ordonner le monde dans lequel on vit. L'auteur insiste : dans la prière toute demande, plainte ou remerciement trouve son fondement dans la louange de Celui qui crée le ciel et la terre. Prier, c'est tirer au clair et actualiser sa relation à Dieu. Apparaît, en cet acte, l'attention libre et aimante de Dieu qui donne la capacité de prendre conscience de son existence comme reçue de Celui auquel le priant s'adresse. Tout événement heureux ou malheureux est alors compris à l'aune de cette grille interprétative. Sont ainsi évités les pièges du fatalisme, de la résignation ou encore du marchandage.

A n'en pas douter, ce petit ouvrage permet de mesurer combien celui qui prie entre dans une nouvelle logique de sens. Une logique qui, lorsqu'elle n'est pas détournée, permet d'entrer en relation avec Dieu en exprimant et en approfondissant de façon consciente cette relation. Un livre à recommander à tous ceux qui cherchent à savoir ce qu'ils font lorsqu'ils prient !

Luc Ruedin

Paul Houix**La brisure du cœur**

Desclée de Brouwer, Paris 2003, 232 p.

Voici la troisième édition d'un livre qui n'a cessé de susciter, dès sa parution, intérêt et admiration. L'auteur, père abbé d'un monastère, a fait le voyage intérieur qui l'a conduit dans ce « dedans » dont parle si bien saint Augustin et voudrait partager avec ses lecteurs la découverte de ce lieu « habité ». Persuadé qu'on n'avance pas en solitaire

dans l'aventure spirituelle, il se souvient de deux rencontres qui ont profondément marqué sa vie. Celle, inattendue et imprévisible, avec le renouveau charismatique lors de ses premiers pas en France et celle inoubliable avec Maurice Zundel venu prêcher une retraite dans sa communauté monastique.

L'abbé Zundel, aime-t-il à rappeler, rayonnait de ce « dedans » où brillait le soleil intérieur et aimait à dire : « Il faut cesser de se regarder. » L'oubli de soi était sa signature. C'est vers cette sagesse que le Père abbé tente de conduire l'homme contemporain qui est l'homme de toujours. Quand on jette la sonde au fond de son cœur, on se trouve malade et on se rend compte qu'on a besoin d'une guérison... Il faut donc commencer par une bonne auscultation et étudier, avec Evagre le Pontique, les moyens de purification. L'Esprit saint, que nul n'a le droit de confisquer, va devenir pour ce faire l'élément clé.

Un tel cheminement ne se fait pas dans la soie ! E. Mounier nous rappelle que « le temps spirituel n'est pas un déroulement continu de consolation, un épanouissement heureux et spontané. Il ne bout ni dans la catégorie du bonheur, ni dans celle du progrès. Il est fait de sauts violents, de crises et de nuits, qu'interrompent de rares instants de plénitude et de paix. »

Alors ? N'est-ce pas pure folie que de se mettre en route ? Non, nous dit l'auteur citant Silouane qui se souvient aussi de saint Augustin, car « l'homme est fait pour Dieu. Créé à son image, il porte en lui le désir de le rencontrer. Seul Dieu peut combler ses aspirations secrètes. »

Un des derniers chapitres est consacré à la foi et à la prière et s'ouvre sur de larges horizons.

Marie-Luce Dayer

■ Témoignages

Riah Abu el-Assal ***Etranger de l'intérieur***

La vie d'un Arabe israélien, palestinien, chrétien

Labor et Fides, Genève 2003, 296 p.

Témoignage intéressant qui rejoint ceux de nombreux « Palestiniens », comme ceux d'Elias Chacour ou de Kenizé Mourad rapportés dans *Parfum de notre terre* et de bien d'autres encore. Le sous-titre donne déjà une idée de la complexité de l'identité à vivre et de la place à trouver dans l'actuel Etat d'Israël dont chacun connaît la politique. Mais la complexité s'intensifie quand il s'agit en plus de la minorité anglicane au sein de la minorité chrétienne arabe.

Riah Abu el-Assal rend compte de sa vie familiale et religieuse (avec une responsabilité d'évêque), mais aussi de son implication sociale, pour les plus démunis, et politique, pour la justice. La partie la plus intéressante, je dirais même plus, poignante, c'est le témoignage de la difficulté à se faire reconnaître dans le milieu chrétien, voire même anglican, quand il a à s'opposer aux décisions de l'Eglise anglicane d'Angleterre qui fait fi de l'identité palestinienne.

Réaliser la division des chrétiens dans une si petite contrée, au sein d'un peuple qui a déjà tant de peine à se faire reconnaître, à exister, ne présage rien de bon pour l'avenir. Que devient cette « Terre Sainte » ?

Françoise Giraud

Collectif vaudois de soutien aux sans-papiers

Voies clandestines

D'En-Bas, Lausanne 2003, 148 p.

« Personne n'est illégal. » C'est le slogan du collectif des sans-papiers qui a fleuri cet hiver. Ce livre propose des témoignages de sans-papiers à Lausanne et dans les environs. Eclairage particulièrement significatif sur leurs conditions d'existence quotidienne, leurs souffrances et leurs angoisses. Sortir de l'ombre la dure réalité dans laquelle ils et elles vivent, dévoiler son caractère inacceptable et contraire au respect des droits de la personne, tels sont les objectifs de cet ouvrage. C'est ainsi que, dans une première partie, nous suivons ces femmes et ces hommes,

clandestins mais si utiles, guettés par la police aux arrêts de bus ou à l'entrée d'entreprises de nettoyage. « En Suisse, tu es suspect dès que tu es Latino. » Leurs témoignages mettent en évidence les effets destructeurs, sur un plan individuel d'abord, d'une politique à l'égard de personnes de nationalité étrangère, caractérisée tant par une répression et des contrôles que par une exploitation éhontée d'une force de travail malléable et corvéable à merci.

Une deuxième partie braque le projecteur sur diverses facettes de la vie des sans-papiers, leurs droits, leurs conditions de travail, leur accès à la formation et à la santé. Un chapitre aborde également la question des enfants et de leur scolarité.

La lecture de cet ouvrage collectif, vivement recommandée, nous met face à une réalité dérangeante, vécue par de nombreuses personnes étrangères qui nous côtoient, discrètement.

Yves Brun

Ferdinand de Hédouville

(frère Jérôme)

Relation sur mon séjour en exil et l'exode des religieux jusqu'en Russie, par un novice de la Valsainte, de 1797 à 1800

L'Harmattan, Paris 2003, 292 p.

En 1791, fuyant la Révolution française, des moines trappistes se réfugiaient dans la chartreuse de la Valsainte, alors désaffectée. Leur abbé, Dom Augustin de Lestrangé, profitait de l'occasion pour réaliser un vieux rêve, réformer la réforme déjà bien austère de l'abbé de Rancé. La Valsainte allait devenir la maison mère d'une série de monastères d'une effrayante austérité, dont un à Sembrancher, sis au lieu dit *Les Trappistes*. Délogés par l'avancée des troupes révolutionnaires, ces moines entreprirent un périple qui les conduisit à travers l'Allemagne, l'Autriche, la Bohême, la Pologne et la Lituanie jusqu'en Russie, d'où ils furent finalement chassés.

Un novice, qui quitta l'ordre par la suite, rédigea une chronique de cette rocambolesque odyssée. Tout en écrivant une page d'histoire qui concerne la Valsainte, il nous renseigne sur les aberrations auxquelles aboutit une conception insensée de la pénitence et du renoncement érigés en idéal de

vie. La discipline des monastères fondés par l'inquiétant abbé produisait des tuberculeux et des malades nerveux et on y mourait jeune. Le récit de l'ex-novice, dont le texte est établi et annoté par un moine de Tamié, est plein de charme et de vivacité, agréable à lire et hautement intéressant.

Pierre Emonet

Michel Japkowicz

La seconde naissance d'Abraham Abramowicz

L'Age d'Homme, Lausanne 2003, 162 p.

Novembre 1944. Dans un Paris où « la pénurie de la libération succède à la pénurie de l'occupation », Abraham, adolescent juif, vit « dans l'attente d'une réponse au silence qui a englouti ses proches » (son père Georges, tailleur, et sa sœur Rachel) entre sa mère Sarah et Olga, qui veille son mari Avram de retour des camps de la mort dont on commence à découvrir l'horreur. Tandis que Sarah se rend tous les jours à l'Hôtel Lutétia, transformé en centre d'accueil, dans l'espoir de retrouver les siens, Abraham gagne la chambre où Avram agonise.

Contre les articles, l'aspect des rapatriés, Sarah persiste dans son déni de l'Holocauste, s'éloignant de son fils. Abraham, lui, entame un parcours initiatique : l'aspect d'Avram, ses rares paroles, ses échanges avec Olga lui révèlent peu à peu un cataclysme qui a non seulement anéanti des millions de vies humaines mais « a changé le sens de l'existence ». Il lit, interroge, écoute, rassemblant patiemment les premières pièces d'un puzzle que l'Histoire mettra cinquante ans à reconstituer. Une certitude s'imprime en lui : son père et sa sœur ont été broyés par la machine infernale nazie qui s'est mise en place grâce, notamment, à la passivité de la communauté juive ! Il lui faudra aller jusqu'au fond de l'épouvante, « au-delà de la compassion d'Olga et de l'agonie d'Avram », pour exorciser le souvenir de la Shoah. Avram mort, il est investi d'une responsabilité, dépositaire d'un tragique héritage. Comme Olga qui, de veuve austère, va devenir une jeune femme symbole de vie.

La parole - l'échange de souvenirs et le partage de sentiments se font plus pressants - puis le contact physique l'aideront à

mieux comprendre la tourmente qui a décimé la communauté juive et achèveront de le faire mûrir.

Mais quand « sur le drame de l'absence se greffe l'horreur de la disparition », suffit-il de « faire l'amour contre Auschwitz » comme Abraham, ou d'écrire et de gagner l'Amérique comme Olga ? Cela permet de continuer à vivre sans sombrer dans la folie ; mais derrière les apparences demeurent, béantes, les blessures de la mémoire.
Geneviève de Simone-Cornet

■ Biographies

Nechama Tec

Dans la fosse aux lions

La vie d'Oswald Rufeisen

Lessius, Bruxelles 2002, 400 p.

« Oswald avait été comme Daniel dans la fosse aux lions ! » La vie de ce jeune juif polonais est une histoire étonnante et édifiante. Elle prend un tournant décisif pendant la guerre, lorsque, sous le couvert de l'uniforme allemand, grâce à sa parfaite connaissance de la langue, il organise l'évasion du ghetto de Mir, en Biélorussie. Ce récit est sans doute unique parmi les nombreuses histoires extraordinaires de la Deuxième Guerre mondiale.

Réfugié dans un couvent de religieuses après avoir été démasqué comme juif par les nazis, il adhère au catholicisme grâce à la rencontre d'une supérieure exceptionnelle. Repéré, il doit fuir le couvent et, après une série de situations incroyables, ce pacifiste entre dans la Résistance aux côtés des partisans russes. Il témoigne de sa foi et de son courage alors qu'il n'a que 25 ans. La guerre terminée, il entre chez les Carmes, à Cracovie, et prend le nom de... Daniel. Malgré de nombreuses pressions de ses anciens amis juifs, « une grande tragédie » pour certains, il prononce ses vœux et entreprend des études de théologie pour devenir prêtre en 1956.

Un prêtre qui tient fermement à son identité juive. Un sioniste qui en tant que moine catholique décide de vivre courageusement et incompris en Israël. Considérant qu'il n'a pas cessé d'être juif en devenant chrétien, il poursuit des années durant son combat au milieu des siens pour la reconnaissance d'un christianisme hébreu tel qu'il existait aux tous premiers siècles.

Avec d'autres, il fera reconnaître une communauté hébraïque au sein du patriarcat latin de Jérusalem.

Ce livre éclairera de son espérance les relations entre chrétiens et juifs. Une vie passionnante, narrée au fil d'une écriture qui l'est un peu moins. Des détails et de nombreuses citations alourdissent et allongent parfois le récit de cette biographie tumultueuse !

Yves Brun

Jean-Marie Wallet et Tommaso Sorgi

Igino Giordani

Chrétien, politique, écrivain

Nouvelle Cité, Montrouge 2003, 380 p.

Igino Giordani (1894-1980) est une figure laïque importante et peu connue de l'Italie du XX^e siècle. Ce livre permet au grand public de découvrir cet écrivain, journaliste, pionnier de la démocratie chrétienne, père de famille. Chrétien au tempérament fort, volontaire et courageux, Igino Giordani est aussi le cofondateur du mouvement international des Focolari. Il en devient membre dès 1948. Le livre nous permet de découvrir le génie de cet homme, notamment auprès de Chiara Lubich lorsqu'ils fondent les Focolari.

Autre aspect important de la vie d'Igino Giordani : son engagement politique. Ancien combattant héroïque de la Première Guerre mondiale, antifasciste, député, il a réussi à unir vie conjugale, vie religieuse et vie dans une société en plein bouleversement. Écrivain, il laisse une œuvre forte de 90 livres sur le rôle des laïcs dans l'Église, sur l'engagement culturel des chrétiens, sur les Pères de l'Église et le message social du christianisme. Riche et tonique, cet ouvrage permet d'emboîter le pas à un grand témoin qui a su actualiser la force de l'Évangile comme laïc engagé et heureux.

François Le Roux

Augustin Saint, *Saint Augustin prie les psaumes*. Migne, Paris 2003, 244 p.

Aveline Jean-Marc, *L'enjeu christologique en théologie des religions. Le débat Tillich - Troeltsch*. Cerf, Paris 2003, 758 p.

Balthasar Hans-Urs von, *Théologie de l'histoire*. Parole et Silence, Paris 2003, 132 p.

Bouguerra Mohamed Larbi, *Les batailles de l'eau. Pour un bien commun de l'humanité*. D'En-Bas, Lausanne 2003, 240 p.

Bourmaud Dominique, *Cent ans de modernisme. Généalogie du Concile Vatican II*. Clovis, Etampes 2003, 496 p.

Cheza Maurice, *Pour une société plus juste. Outils d'analyse et d'animation*. Lumen Vitae, Bruxelles 2003, 150 p.

Col., *Charles Journet : un témoin du XX^e siècle. Actes de la Semaine théologique de l'Université de Fribourg. Faculté de théologie, 8-12 avril 2002*. Parole et Silence, Paris 2003, 434 p. [38852]

Col., *Le canton de Vaud de la tutelle à l'indépendance (1798 - 1815). Regards nouveaux sur l'économie et les finances, les Bourla-Papey et la contre-révolution*. Centre Patronal, Lausanne 2003, 106 p. [38850]

Col., *Saint Augustin : africanité et universalité*. Editions Universitaires, Fribourg 2003, 348 p. [38826]

Col., *Saint Augustin : africanité et universalité*. Editions Universitaires, Fribourg 2003, pp. 349-660 [38832]

Col., *Thomistes ou de l'actualité de saint Thomas d'Aquin*. Parole et Silence, Paris 2003, 288 p. [38823]

Duigou Daniel, *Psychanalyse des miracles du Christ*. Presses de la Renaissance, Paris 2003, 224 p.

Follo Francesco (Mgr), *Prier 15 jours avec Mère Teresa*. Nouvelle Cité, Montrouge 2003, 122 p.

Fux Pierre-Yves, *Les sept passions de Prudence (Peristephanon 2.5.9.11-14). Introduction générale et commentaire*. Editions Universitaires, Fribourg 2003, 502 p.

Gross Benjamin, *L'aventure du langage. L'alliance de la parole dans la pensée juive*. Albin Michel, Paris 2003, 312 p.

Guillebaud Jean-Claude, *Le goût de l'avenir. Essai*. Seuil, Paris 2003, 366 p.

Halter Didier, *Cain et Abel. Nos frères en humanité*. Du Moulin, Poliez-le-Grand 2003, 84 p.

Le Crom Louis, *Saint Louis-Marie Grignon de Montfort*. Clovis, Etampes 2003, 640 p.

Léon-Dufour Xavier, *Un bibliste cherche Dieu*. Seuil, Paris 2003, 366 p.

Martini Carlo Maria, *Prier avec les psaumes*. Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 104 p.

Milton Giles, *Samourai William. L'anglais qui rompit l'isolement du Japon*. Noir sur Blanc, Montricher 2003, 384 p.

Nouwen Henri J.M., *La compassion*. Fidélité, Paris 2003, 72 p.

Prigent Pierre, *Ils ont filmé l'invisible. La transcendance au cinéma*. Cerf, Paris 2003, 242 p.

Remy Jean, *Elisabeth de la Trinité et la prière. Commentaire de la prière de la Bienheureuse Elisabeth de la Trinité*. Desclée de Brouwer, Paris 2003, 210 p.

Rivero Oswaldo de, *Le mythe du développement. Les économies non viables du XXI^e siècle*. D'En-Bas, Lausanne 2003, 244 p.

Schnieper Claudia, Stärk Georg, *Monastères de Suisse. Les artisans de Dieu*. Mondo, Vevey 2003, 108 p.

Sogge David, *Les mirages de l'aide internationale. Quand le calcul l'emporte sur la solidarité*. D'En-Bas, Lausanne 2003, 332 p.

Teresa Mère, *Mon livre de prière*. Parole et Silence, Paris 2003, 448 p.

Thabut Marie-Noëlle, *Le Messie*. Desclée de Brouwer, Paris 2003, 140 p.

Tilliette Xavier, *Les philosophes lisent la Bible*. Cerf, Paris 2001, 202 p.

Werner Markus, *Zündel s'en va*. Zoé, Carouge 2003, 150 p.

Sept mois et dix-sept jours

C'était il y a cinquante ans, et pour moi, je veux dire dans ma tête, 2004 sera l'année de ce jubilé-là, et de nul autre. C'était 1954, l'année de ce tout petit homme malingre, ce passant de la politique, ne s'éternisant nulle part, ces sept mois et dix-sept jours au pouvoir, pas un de plus. C'était Pierre Mendès France.

Aimer la politique, c'est aimer les hommes qui la font. Les admirer, penser à eux, très souvent, comme quelques poudres de lumière qui nous accompagnent, au milieu de l'obscur. Willy Brandt, de Gaulle, Mitterrand, et justement, à ce niveau-là, qui est le plus haut, Pierre Mendès France.

Qu'avait-il de si particulier, ce petit homme ? Il n'était guère médiatique, sa voix n'avait rien d'envoûtant, son verbe était cérébral et sans image, sans émotion. Il n'avait ni le charme immense de Mitterrand, ni sa brillante culture littéraire, cette sulfureuse et princière ambiguïté qui, des fontaines de Vichy à la Roche de Solutré, fascinaient tant.

Aujourd'hui, sans doute, Mendès ne passerait pas le cap des médias : discours austère, références économiques, fuite de tout effet spectaculaire, physique disgracieux, renoncement à la moindre forme de captation rhéto-

rique pour mettre l'auditeur de son côté. Et pourtant, ce petit homme qui donnerait des cauchemars, en 2004, à un conseiller en communication fut l'une des plus grandes figures de toute l'Histoire de France.

Au fond, pourquoi thématiser Mendès quand il suffit simplement de le raconter ? Ce nom, déjà, de si magique métissage, cette double origine juive, portugaise par son père, ashkénaze d'Alsace-Moselle par sa mère. Cette fulgurante intelligence, dès l'enfance, qui fait de lui un bachelier à l'âge de quinze ans, un avocat à moins de vingt, un docteur une année plus tard, avec une thèse, brillante, sur l'œuvre financière de Poincaré.

Un expert. Mais aussi un politique. Il entre, très tôt, au parti radical, tendance gauche, est élu, en 1932, plus jeune député de France : il n'a que vingt-cinq ans. Sous-secrétaire d'Etat au Trésor de Léon Blum en 1938, arrêté par Vichy en 1940, condamné, évadé, il s'engage dans les forces aériennes de la France libre, sera ministre de l'Economie du général de Gaulle à la Libération. Deux hommes d'exception dans un même gouvernement : l'expert et le sauveur, l'économiste et le connétable, le rationnel et le mystique, l'aviateur et le tellurique. Ce sera, malheureusement pour l'Histoire, leur seule collaboration. On peut, infiniment, le regretter. Déplorer, surtout, que Mendès, déjà aigri et solitaire au retour du Général, en 1958, lui ait refusé le ralliement : l'histoire de la Cinquième République, assurément, en eût été changée.

Mais si Mendès France a sa place dans les livres d'histoire, c'est bien sûr, et avant tout, pour avoir été, du 18 juin 1954 au 6 février 1955, le plus époustouflant président du Conseil d'une Quatrième République au demeurant bien pauvre en hommes efficaces. Le petit homme est arrivé, a pris quelques engagements, les a tous tenus. Un cabinet commando, un tempo d'enfer, bref une équipe qui travaille. Et qui, très vite, obtient des résultats : fin de la guerre d'Indochine, processus d'indépendance de la Tunisie, première ouverture de l'économie nationale à la dimension européenne, coup de fouet à la Recherche. Surtout, au beau milieu d'une République célèbre par l'« impuissance impersonnelle » (dira Malraux en 1965) de ses dirigeants, voilà une France, toute fragile encore de la guerre et en plein déchirement colonial, qui se découvre un homme d'Etat fiable, d'une probité légendaire, d'une rigueur intellectuelle inégalée, riche de mille visions et sachant compter.

Le drame de Mendès France, c'est qu'il dut survivre vingt-sept ans à sa chute politique, sans jamais retrouver le pouvoir. Oui, sûrement fit-il maintes fois semblant de n'en point vouloir, alors qu'il devait y aspirer avec passion. Oui, il chercha longtemps à se faire désirer, devint de plus en plus solitaire, estimait suffisant de dispenser sa parole « oraculaire » d'expert quand il aurait fallu un programme, un rassemblement, une énergie entièrement tournée vers la reconquête du pouvoir, bref, tout, exactement tout ce que fit, et réus-

sit, son ministre de l'Intérieur de 1954, François Mitterrand. Et on sait à quel point l'accolade du 22 mai 1981, donnée à l'Élysée par le premier président de gauche de la Cinquième République à son ancien président du Conseil, les larmes du vieil homme à ce moment, on sait à quel point tout cela vient tenter d'effacer, bien tard, juste avant le terme, un quart de siècle de rivalité sans pardon entre deux hommes, qu'au fond, tout oppose.

Sept mois et dix-sept jours. Une vie de rigueur et d'ambition pour son pays. Une intelligence hors du commun. Une référence pour toute une génération. Le regard tourné vers le tiers-monde, l'émancipation des colonies, le Commandeur est là, plus que jamais. Le « dernier des justes », comme le titrait de façon si émouvante le « Nouvel Observateur » du 23 octobre 1982, est parmi nous, comme une lumière. « Mendès France, écrit magnifiquement Jean-Pierre Rioux, est avec de Gaulle un des très rares hommes politiques contemporains qui surent dire avec courage, tout au long, que la politique n'est pas sale, que la citoyenneté s'apprend, que le malheur et l'injustice reculeront. »

Pascal Décaillet



JAB 1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge



Père Maurice GIULIANI s.j.
(1916 - 2003)

**Inspirateur et artisan du renouveau spirituel
de la Compagnie de Jésus en France**

Peu connu du grand public, on doit pourtant au Père Maurice Giuliani le développement **des Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola donnés dans la vie**. Il fonda, en 1977, l'Association de la Bienfaisance qui forme des accompagnateurs spirituels pour donner les Exercices dans la vie. Depuis ses origines, l'Association édite un bulletin bi-annuel où est exprimée une manière de procéder dans l'accompagnement des Exercices. Une équipe s'est mobilisée pour créer un

CD Rom contenant les 50 premiers
**bulletins de l'Association de la
Bienfaisance**
sous la direction de
Maurice Giuliani s.j.

Outil précieux pour les accompagnateurs des « Exercices dans la vie », il est disponible dès à présent et permet d'accéder à des articles, à l'aide d'une recherche performante.

Plus de 200 thèmes recensés et une quarantaine d'auteurs identifiés

Prix : pour membres de l'Association : 18.- euros + frais de port ;
hors association : 28.- euros + frais de port

Informations et commandes :

Françoise Delivet - 27, rue Alfred Fournier - F-92370 Chaville
☎ 0033 (0)1 47 50 56 69 e-mail : francoise.delivet@online.fr
Pour la Suisse : Anne Stalé - ☎ 41 (0)21 653 31 95 e-mail : annestale@hotmail.com